

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada

Abonnement: Canada et Etats-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131

VOLUME XVI — No 4

MONTRÉAL, NOVEMBRE 1935

Le numéro 10 sous



“...Ne le dites pas à ma mère”

“Ne le dites pas à ma mère”

VERS 1615 arrivait au Canada pour en faire sa patrie d'adoption un Français que l'aventure attirait. Il était originaire de Fécamp, au pays de Caux, en Normandie, et se nommait Jacques Hertel. Il ne lui répugna pas de vivre la vie nomade des Sauvages; il en apprit aisément les principaux idiomes et les maîtrisa si bien qu'il fut tôt considéré comme l'un des interprètes émérites de la Nouvelle-France.

Lorsque, en 1629, les frères Kirke obligèrent monsieur de Champlain à leur livrer Québec, Jacques Hertel, plutôt que de retourner dans sa patrie, préféra s'enfoncer dans la forêt canadienne avec les Indigènes.

Il n'eut pas à se repentir de cette décision puisque, en 1632, le Canada était rendu à la France. Champlain reprit tout de suite son œuvre d'exploration et de colonisation. Dès l'année suivante, il fit à Hertel, premier colon trifluvien, la concession d'une terre, afin de lui permettre d'offrir ses services d'interprète aux agents de la *Compagnie des Cent Associés*. Trois ans plus tard, Monsieur de Montmagny lui donna deux autres terrains; le contrat en fut signé en présence de François Marguerie, de Jean Godefroy et des Pères Jésuites.

Le 23 août 1641, Jacques Hertel épousait Marie Marguerie, fille de François Marguerie et de Marthe Romain, natifs de Saint-Vincent de Rouen. Dieu bénit leur union, car le 3 juillet 1642 naissait un fils qui reçut au baptême le prénom de François, en hommage à son grand-père maternel.

François apprit très jeune les langues indiennes et accompagna les missionnaires dans leurs courses apostoliques et les explorateurs dans leurs découvertes. Comme il était d'une nature délicate et d'un tempérament doux, il faisait les délices de sa mère. Aussi lui prodiguait-elle toutes les attentions et s'appliquait-elle à lui façonner une âme de chrétien et de soldat. Elle ressentait une joie bien vive de le voir grandir docile à ses conseils. Il lui témoignera sa gratitude en s'en inspirant dans tous les actes importants de sa vie. Il n'était qu'un adolescent de seize ans lorsqu'il se distingua dans le métier des armes.

Le séjour aux Trois-Rivières devenait de plus en plus périlleux par suite des exactions iroquoises. Les barbares sanguinaires se montraient chaque jour de plus en plus audacieux. Ils mettaient en péril l'existence même

de la Nouvelle-France et le poste fondé en 1634 par monsieur de la Violette, au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent, était le plus exposé à leurs courses dévastatrices. “Ils ont mêlé, a écrit un Père Jésuite, les larmes des pauvres mères avec le sang de leurs enfants”.

On sait que l'année 1661 fut attristée aux Trois-Rivières par le massacre de plusieurs colons et la capture de plusieurs autres au nombre desquels se trouvait François Hertel. Au mois de juillet, il tomba entre les mains des Agniers, qui le firent prisonnier et l'emmenèrent dans leurs bourgades pour le torturer. Il n'avait que dix-neuf ans.

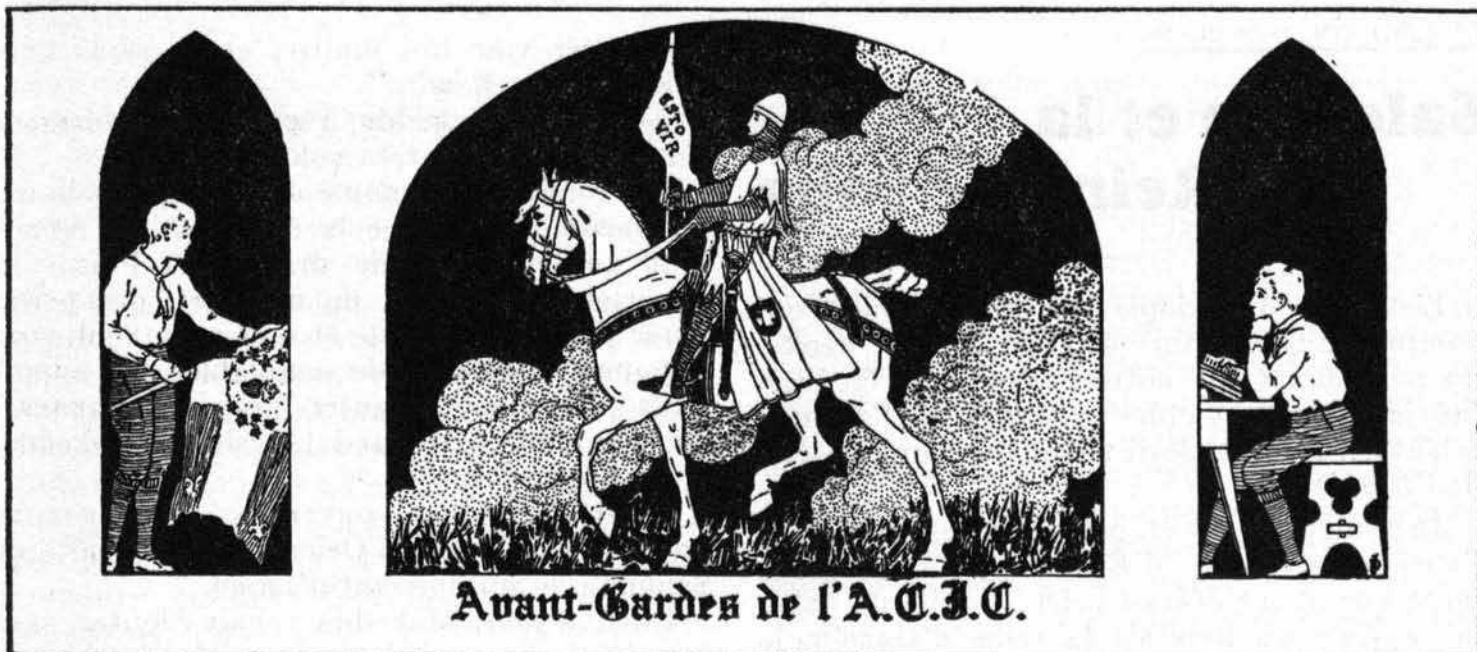
L'artiste Louis-Joseph Dubois le représente sur la couverture de cette livraison de *l'Oiseau bleu* au moment où, assis près d'une tente, il écrit au Père Le Moine, jésuite, pour lui mander que le jour même de son départ des Trois-Rivières il fut appréhendé par quatre Iroquois, que s'il ne s'est pas fait tuer sur place, c'est qu'il craignait que sa conscience ne fût pas bien préparée pour mourir. Ses seules préoccupations sont l'état de son âme et la peine que son éloignement doit causer à sa chère maman. Il se recommande aux prières du missionnaire, lui exprime son ardent désir de se confesser et il l'invite à venir le visiter. Puis sur l'écorce qu'il utilise en guise de papier, il trace avec difficulté ces mots où se révèle la magnanimité de son âme:

“Je vous prie de bénir la main qui vous écrit et qui a un doigt brûlé dans un calumet pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé; l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère.”

A celle qui lui donna le jour, il écrivit aussi sans faire la moindre allusion aux souffrances qu'il endure pour ne pas accroître l'angoisse que sa captivité lui inflige déjà. Il lui demande pardon de lui avoir désobéi; il la supplie de prier et de faire prier à son intention.

Il profita de l'absence de la vieille iroquoise qui l'avait adopté pour s'enfuir et revenir au milieu des siens qui le pleuraient comme mort.

La noblesse et l'élévation des sentiments qu'il exprima à l'heure la plus douloureuse de sa vie honorent plus François Hertel que tous les exploits dont il a jalonné ensuite sa carrière militaire.



Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

SERVIR

Les comptes rendus des Avant-gardes font voir que leurs membres comprennent de plus en plus qu'ils doivent servir.

Saint-Thomas-d'Aquin, de *Saint-Hyacinthe*, continue cette année l'organisation de ses concours hebdomadaires de bon langage et de chansons canadiennes ainsi que ses causeries mensuelles à la *Ligue du Sacré-Coeur*.

Dans cette campagne pour populariser les chansons canadiennes-françaises, voici comment cette avant-garde s'y prend: 1o Chaque professeur se charge de faire apprendre les chansons choisies d'avance; 2o Tous les soirs, à 4 heures, les élèves chantent en faisant leurs sacs de classe; 3o Tous les mois, lors de la distribution des notes dans la salle de récréation, les élèves de deux ou trois classes exécutent les chansons apprises durant le mois; 4o Chaque semaine, il y a concours de bonnes chansons.

Les comités de l'avant-garde sont:

a) *Celui de l'ordre* dont tous les membres font partie. But: voir à la bonne conduite des écoliers lorsqu'ils viennent à la classe ou qu'ils retournent chez eux. b) *Celui de l'achat chez nous*; il est composé de cinq membres. But: Encourager l'achat des produits canadiens-français vendus dans des magasins canadiens-français.

L'avant-garde *Champagne* a tenu deux réunions en septembre dernier. Les chroniques sont présentées sous la forme pittoresque de *Radio-nouvelles*.

Les membres sont des propagandistes zélés de *l'Oiseau bleu*; ils ont fait une étude dialoguée des biographies des saints Martyrs canadiens.

L'avant-garde *Rouleau* étudie particulièrement l'histoire de Montréal. Sept ou huit membres ont présenté sur ce sujet des travaux

de trois ou quatre minutes. Pendant la première semaine d'octobre, les chefs d'équipe ont tenu leur réunion et ont décidé d'établir une équipe permanente dans chacune des douze classes de l'école. Tous les professeurs ont réservé un accueil sympathique à cette proposition. D'avance ils ont promis leur appui à l'exécution de ce projet.

La fête du Christ-Roi a donné lieu à une belle manifestation organisée par la J. E. C. (*Jeunesse écolière catholique*), dont l'avant-garde *Rouleau* est la directrice. Des chants collectifs ont précédé et suivi le sermon de circonstance: *Le Christ, chef, modèle et instructeur de la jeunesse catholique*. Après le *Tantum ergo*, les quatre-vingt-sept membres prononcèrent très distinctement leur promesse de foi.

Tous ceux qui ne connaissent pas encore la J. E. C. des Frères de Saint-Gabriel sont en retard de deux ans. Vite, allez puiser à cette source d'idées nouvelles, exposées surtout d'une façon tout à fait originale. Si vous voulez croupir dans la routine, je vous conseille de ne jamais lire J. E. C.

Les membres de l'avant-garde *Richard* comme ceux de l'avant-garde *Rouleau*, prennent un contact immédiat avec les élèves de chacune des classes de l'école en choisissant un sous-chef qui transmet à la classe, pour les faire exécuter, les mots d'ordre choisis. La collaboration que les professeurs accordent à ce mouvement en assure le succès.

COMMISSION DES AVANT-GARDES

Le 7 octobre, cette commission a tenu sa première séance régulière. Le R. P. Raymond Dunn, S.J., remplace le R. P. J.-A. Sheehy, S.J.; les autres membres conservent leur charge respective.

LA LÉGENDE DES ROSES

Salomon et la Reine de Saba

L'empire d'Éthiopie ou l'Abyssinie, qui compte aujourd'hui 350,000 milles carrés, un peu moins que notre province de Québec, fut jadis un royaume puissant de l'Afrique orientale. Il embrassait même une bonne partie de l'Arabie.

Justement, c'est en cette dernière partie de l'ancien royaume d'Éthiopie que s'élevait, mille ans avant Jésus-Christ, la ville de Saba, la capitale où habitait la reine d'Haziéb, la belle Makedda.

Or, Makedda, un jour, entendit parler d'un roi, dont le royaume était vois n du sien. On vantait la gloire incomparable de ce monarque, sa rare magnificence. "Mais s'il était arrivé ainsi à l'apogée de la puissance, disait-on, ce n'était pas parce qu'il était riche, ni fort, *mais parce qu'il était sage*". De partout on accourait le consulter. Nul problème épineux n'existait pour lui. Nulle cause dont il ne jugeait avec une finalité émouvante et parfaite. Salomon, roi d'Israël,— c'était son nom,— ne prononçait jamais que de judicieuses paroles que l'on n'oubliait plus.

Cette sagesse rendit longtemps songeuse la belle Makedda.

"Qui me conduira auprès de ce grand roi ? fit soudain la reine de Saba. Je veux voir et entendre ce prince aux jugements sans appel. Une dame d'honneur, un matin, vint dire à la reine, la voix toute joyeuse: "Votre Majesté sera heureuse d'apprendre qu'il se trouve en ce moment, à proximité de son palais, un marchand de Jérusalem qui s'apprête à retourner dans son pays. Il se nomme Tamrin. Il est venu en votre royaume d'Éthiopie, ô belle Majesté, afin d'acheter pour Salomon, son maître puissant, beaucoup de notre bois travaillé, recouvert d'or et d'argent, parfumé et enchâssé de pierres précieuses..."

— Faites venir ici, sur l'heure, Madame, ce serviteur du roi Salomon, mon illustre voisin... Que nul n'ose empêcher notre entretien!"

Et Tamrin, le marchand de Jérusalem, vint s'incliner devant la gracieuse Souveraine. Il parla, à sa demande, longuement, bellement, de la gloire, de la richesse, de la sagesse de son roi. Et Makedda, la reine du Midi, l'écoutait, l'air émerveillé, sous le charme d'images incomparables qui naissaient en son esprit.

"Quand tu retourneras dans ton pays, dit-elle enfin à Tamrin, agenouillé devant elle, ne t'y attarde pas, mais reviens vite ici, car je

veux aller voir ton maître, et tu seras mon guide dans le chemin."

— Illustre Makedda, répondit humblement Tamrin, j'accepte très volontiers...

— Prends cette somme d'argent, marchand, dit encore avec grâce la reine, en lui remettant un lourd sac de drap d'or. Puis... tu apporteras à ton roi, de ma part, des perles d'une pureté sans égale et sans prix. Seul, mon royaume en possède de semblables. Tu apporteras aussi plusieurs autres présents. Annonce-lui, tu entends, marchand, la visite de Makedda, la reine de Saba.

Bientôt, l'altière souveraine, belle comme un matin parfumé d'Orient, devint l'hôte de Salomon, le roi puissant d'Israël.

Chaque jour, Makedda venait écouter, sans jamais s'en lasser, la voix profonde du roi. C'était une joie, une ferveur, une attention, que nulle autre ne savait manifester comme elle. Elle s'étonnait, elle s'émouvait de voir cet esprit juger si admirablement de toutes choses. La sagesse coulait vivement comme le miel de ses lèvres. Et chaque jour aussi, la reine de Saba aimait à mettre à l'épreuve cette intelligence, cette lumière, qui ne connaissait que la victoire.

Un soir, belle entre les belles, parmi les femmes qui entouraient le trône, la gracieuse Makedda prit soudain, des mains de sa dame d'honneur, inclinée devant elle, deux roses magnifiques, en tous points semblables l'une à l'autre. Elle les contempla longuement, souriante et ravie. Puis, avec lenteur, majestueuse et fière sous sa robe de drap d'argent ornée de rubis, elle vint se tenir au pied du trône.

— Grand roi, soupira Makedda, permets à la reine de Saba, ta voisine fidèle, qui crois en ta sagesse comme en la source bienfaisante où s'abreuve tout esprit, permets à Makedda d'Éthiopie, de te poser une question concernant ces roses qui sont pour toi, pour le plaisir de tes yeux.

— Demande-moi tout ce que tu voudras, illustre reine. Car ta douceur et ta beauté, en ravissant mon cœur, mettent en mon esprit je ne sais combien de grandissantes clartés.

— Sage ami, reprit Makedda, regarde de nouveau ces roses. L'une a poussé dans les jardins pleins de soleil qui entourent mon palais de marbre. L'autre, fut fabriquée par des artistes, dont ceux de ton pays ignorent, je le sais, les admirables secrets. Toutes deux, cependant, ont les mêmes pétales veloutés. Toutes deux répandent le même doux parfum. Mais... je l'ai dit, l'une n'est pas l'œuvre des hommes... Mais bien de l'Être suprême que tu nommes Jéhovah. Laquelle, ô roi ? Dis-moi laquelle?... Celle-ci ? Celle-là?... Je ne le saurais dire pour ma part, ni non plus aucune de tes épouses distinguées, ni même

aucun de tes savants... J'en ai tenté l'épreuve, avant de venir porter jusqu'à toi ce problème... Ah! ta sagesse trouvera-t-elle le moyen de s'y reconnaître? J'attends, ô roi? Et la reine se tut en souriant doucement. Elle leva ses grands yeux mutins vers le roi.

Et Salomon, quoique revêtu de tous les insignes de sa puissance, sourit aussi avec mystère, en se penchant vers la belle Mekedda, qui offrait à son esprit un si gracieux divertissement. Il prit ensuite les roses, les respira longuement, les yeux au loin.

Autour de lui, le silence régnait. On attendait avec anxiété la réponse du monarque qu'aucune subtilité féminine n'avait encore déconcerté.

Et Salomon se redressa soudain. Il appela un de ses fidèles soldats.

— Porte, dit-il, ces deux roses, moins fraîches, certes, que le beau visage de la reine Mekedda, porte-les au bord de cette fenêtre où danse la lumière du soleil. Puis, ajoutait-il en se tournant vers sa cour, observons un silence profond.

Chacun obéit en retenant même son souffle. Qu'allait-il se passer?... Et tous virent bientôt un très gracieux spectacle. Un bourdonnement léger s'entendit d'abord aux environs de la fenêtre où s'épanouissaient les roses de Mekedda. Puis, une abeille vint voltiger autour des fleurs. Soudain, elle se glissa doucement au cœur d'une des roses dont les pétales frémissent un peu.

Et tous virent Salomon sourire de nouveau à Mekedda et la prier de venir prendre place près de son trône.

— Reine gracieuse, comprends-tu maintenant l'importance de cette petite scène. Il faut parfois s'incliner devant l'instinct sûr et puissant des plus petites créatures de Jéhovah. J'aurais pu errer, tout sage monarque qu'on me dise, en ce subtil problème que ton esprit posait à mon esprit. Mais l'abeille diligente, chercheuse de miel, ne le pouvait pas. Elle a prononcé pour moi et reconnu la rose véritable. Dieu en soit loué! Belle Mekedda, combien ton esprit me délecte et ton cœur me charme! Ne veux-tu pas prendre place, tout en ne perdant pas le privilège de régner sur ton propre pays, parmi mes épouses distinguées?

Et la reine de Saba consentit à recevoir cet honneur que lui offrait Salomon, le puissant roi d'Israël.

Les noces furent splendides.

La reine de Saba se dit qu'elle serait heureuse de demeurer toujours en la présence de ce roi dont l'éloquence la charmait chaque jour davantage.

Un beau prince naquit de leur union. On l'appela Ebné — Hakin ou Menilek, ou Ménélik, c'est-à-dire fils du Sage. Il régna plus tard sur toute la vaste Éthiopie... Et ses descendants règnent toujours sur le royaume d'Éthiopie, moins vaste, moins puissant... Mais jamais, non jamais, les princes de jadis comme les princes d'aujourd'hui n'ont oublié ni n'oublient leur privilège insigne. Oui, ils s'honorent de descendre du plus sage des monarques parus sur la terre, et de la reine du Midi, Mekedda-la-Belle, souveraine de Saba, qui vint un jour de la vieille Arabie, en l'an mille avant Jésus-Christ, visiter Salomon-le-Sage.

Marie-Claire DAVELUY

N.B.— Cette légende fut racontée à l'auteur, sous la forme d'une courte anecdote alors qu'elle apprenait, toute petite, l'histoire du roi Salomon. Les renseignements sur l'Éthiopie ancienne ou sur l'actuelle ont été tirés de la *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie*, par Guébré Sellassié, publiée et annotée par Maurice de Coppet, Paris, 1930.— Hailé-Sélassié, le roi actuel de l'Éthiopie, est le petit-neveu de Ménélik II.

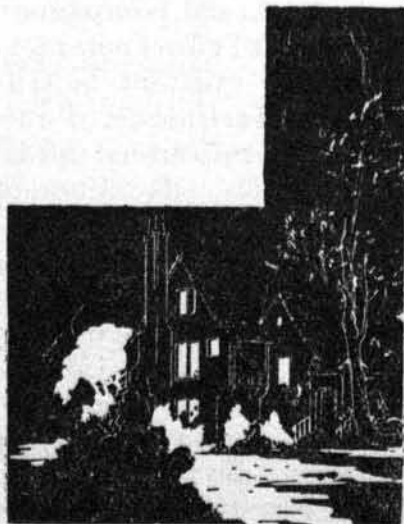
=====
Parlons français partout et toujours.

—
On sonde une rivière avant de se jeter à l'eau. Sondez le cœur d'un ami avant de vous abandonner à lui.

MONSABRÉ

—
Il n'est pas vrai que le devoir soit parfois impraticable; quand il devient difficile, l'héroïsme est obligatoire, voilà tout.

Mgr d'HULST



LE COIN DU PHILATÉLISTE

Le troisième centenaire des Antilles

Guadeloupe et Martinique — Un philatéliste à la Chambre d'Ottawa — Quelques nouveautés.

Les Antilles françaises célèbrent le 3e centenaire de leur rattachement à la France et, pour commémorer cet anniversaire, une série de timbres doit paraître prochainement comprenant six valeurs — 40c, 50c, 1 f. 50, 1 f. 75, 5 f. et 20 f. — qui feront vite prime, le tirage étant seulement de 25,000.

Ces nouvelles vignettes auront un caractère particulier en ce sens qu'elles serviront à trois colonies: la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane.

L'émission est quelque peu en retard puisque c'est le 28 juin 1635 que des Français, pêcheurs, paysans, soldats avec femmes et enfants, au nombre de 554, la majorité originaire de Normandie, partis de Dieppe le 25 mai, abordèrent à la Guadeloupe pour y jeter les fondations d'une des colonies les plus prospères.

Ce groupe d'îles découvert par Colomb lors de son second voyage au nouveau continent, en 1495, visité vingt-cinq ans plus tard par l'espagnol Antonio Sarreno ne prit une réelle importance qu'en 1625 alors qu'un gentilhomme normand, Pierre-Belain d'Esnambuc, conçut le projet du peuplement de l'archipel.

Revenu en France, d'Esnambuc s'associa à deux compatriotes, Jean Duplessis d'Ossouville et Léonard de l'Olive qui devaient être les véritables fondateurs des Antilles françaises.

Venus de Dieppe comme nous l'avons vu, après avoir touché la Martinique, ils organisèrent la Guadeloupe.

Les maladies tropicales et les flèches des Caraïbes rendirent les débuts difficiles.

Six ans après son arrivée Duplessis est terrassé. Cependant, ses compagnons continuent courageusement l'effort commencé. Quelques-uns d'entre eux quittent la Guadeloupe pour s'établir à la Martinique, d'une fertilité extraordinaire et aux ressources infinies. Mais, insuffisamment outillés, ils échouent. Les bonnes volontés se découragent et les Antilles passent entre différentes mains. Au nom d'une société nouvelle, le gouverneur Parquet achète la Martinique à la "Compagnie des Îles d'Amérique", puis il la revend à la Compagnie des Indes Occidentales, tandis que l'exploitation de la Guadeloupe, qui a ruiné plusieurs sociétés financières, devint la propriété du marquis de Baisseret.

Mais Colbert, qui depuis quelque temps déjà s'intéresse aux Antilles, conseille à Louis XIV d'acquérir la Martinique et la Guadeloupe, et en 1674, les deux groupes d'îles sont rattachées à l'État français.

Peu à peu, les espoirs de Colbert se réalisent, grâce à l'arrivée de colons hollandais et d'un millier d'esclaves amenés du Brésil. De grands travaux agricoles sont entrepris et, trois quarts de siècle plus tard, le succès est complet.

Malheureusement, les guerres franco-anglaises qui se succédèrent au cours du demi-siècle suivant modifièrent à plusieurs reprises le status de ces colonies. Cinq fois de suite les Anglais s'en emparent, mais la France parvient chaque fois à les reconquérir, jusqu'au jour où le traité de paix de 1816 rende les îles à la colonisation française, à l'exception de la Dominique, définitivement acquise à l'Angleterre.

Un nouvel effort commence. La Révolution libère les esclaves et, désireux de donner à la France un témoignage de reconnaissance et de fidélité, les indigènes se joignent aux troupes françaises, venues en 1794, sous le commandement de Hugues et de Chrétien, commissaires à la Convention, pour chasser les Anglais de la Guadeloupe. Depuis cette date mémorable, l'affection des populations indigènes à la France ne cessera plus de se manifester à la Guadeloupe et à la Martinique, lesquelles demeurent un des plus anciens foyers de civilisation française de ce côté-ci de l'Atlantique.

L'histoire de la Guyane est tout autre. Colonie pénitencière de l'Amérique du Sud, sa participation philatélique à cette commémoration ne s'explique que par le fait de sa proximité relative des Antilles.

* * *

CANADA — Empressons-nous de saluer dans la personne de M. J.-L. Vital Malette, le nouveau député de Jacques-Cartier, aux Communes, un distingué confrère en philatélie et un des bons serviteurs de la cause du bilinguisme.

M. Héroux, dans le *Devoir*, nous révèle qu'à



RICHELIEU



HUGO



LYAUTEY



250e anniversaire
du Connecticut



Saints
Cyrille et Méthode



Comm. de l'exposition
de San Diego

l'époque où il fallait faire la lutte pour obtenir des timbres bilingues en notre pays, c'est M. Malette qui fournissait, grâce à sa collection de timbres, des pièces prouvant qu'ailleurs, notamment dans telle et telle colonie ou protectorat britanniques, le bilinguisme postal était pratiqué. M. Malette venait ainsi, par des faits et des exemples, renforcer nos réclamations: il est juste de lui en rendre un témoignage public.

BELGIQUE — L'aimable figure de la reine Astrid, tuée dans un accident d'auto, sera perpétuée sur la série annuelle de timbres de charité. Le premier, de 70c plus une surtaxe de 5c émis le 5 novembre, est noir en signe de deuil; les six autres, également sujets à une surtaxe, paraîtront le 1er décembre. Ces vignettes seront vite enlevées.

ÉTATS-UNIS — Le centenaire de l'adoption de la Constitution du Michigan (son entrée dans l'Union vint plus tard: le 26 janvier 1837) a été célébré le 1er novembre par l'émission à Lansing, la capitale, d'un timbre de 3c violet, du format des timbres exprès. On y reproduit le sceau de l'État encadré du drapeau américain et de la bannière du Michigan.

C'est le quatrième commémoratif américain de l'année. Les autres sont: le 3c violet, marquant le 250ème anniversaire de la fondation du Connecticut — émis à Hartford, la capitale, le 26 avril, représentant le fameux "Chêne de la Charte"; le 3c violet, vue de San Diego, Cal., où ce timbre vit le jour à l'occasion de l'exposition Californie-Pacifique tenue en cette ville (ces deux timbres sont reproduits ci-contre) et enfin le 3c violet, lancé le 1er octobre à Boulder City, Nevada, lors de l'inauguration du barrage Boulder, œuvre gigantesque du génie civil, montré sur ce timbre d'après une photo aérienne.

FRANCE — Les autorités postales sont tout à fait conquises à l'idée d'émettre de plus en plus des commémoratifs ainsi que le prouvent les vignettes ci-contre.

Pour célébrer le 3ème centenaire de l'Académie française on ne pouvait faire mieux que de propager l'image de son fondateur Armand-Jean du Plessis, cardinal duc de Richelieu — timbre de 1 fr. 50, rose carminé, 12 juin. Notons que l'illustre compagnie, réellement fondée en

1629, ne reçut la reconnaissance royale que six ans plus tard.

Le 30 mai avait paru une seconde effigie de Victor Hugo — 1 fr. 25 rose lilas — d'une plus belle venue que celle de 1934.

Quinze jours auparavant, le 15 mai, on émettait pour le compte du Maroc une série en souvenir du maréchal Lyautey — 3 timbres ordinaires de 50c, 1 fr. et 5 fr. et un aérien de 1 fr. 50. Une surtaxe équivalente à la valeur de chaque timbre servira à l'érection d'un monument au génial colonisateur.

TCHÉCOSLOVAQUIE — A la nombreuse galerie des saints honorés sur les timbres, viennent de s'ajouter à l'occasion d'un Congrès catholique les effigies des deux frères Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, créateurs de l'alphabet dit cyrillique, encore en usage, et traducteurs des Livres Saints en langue slave. Le livre qu'ils tiennent (voir vignette) est la Bible; la gravure, d'une merveilleuse finesse, permet la lecture du texte: "Au commencement Dieu créa le ciel et la terre..."

Phil. ATHÉLY

Nouveautés - Actualité

* neufs — † série complète

6 — Autriche, 1934 — Types divers de paysans	tuels, professeurs, artistes, journalistes.....	.10
.....		.06
3* — Bolivie, 1935 — Carte du pays, 2, 3 et 5c06
3 — Grande - Bretagne, 1935 — Jubilé royal, 1/2, 1 et 1 1/2p.....		.10
3†* — Grèce, 1935 — Déesse de la santé, 10, 20 et 50 l.....		.06
3* — Luxembourg, 1935 — Secours aux intellec-		.37), aubaine.....
		.12

Port en plus sur commande de moins de \$1.00.

Bazar Postal, B'te poste 4020, Montréal

CONCOURS LITTÉRAIRE de 1935-1936

—
Ne faites pas la sourde oreille... Emboîtez le pas...
—

NOVEMBRE, jeunes amis de l'*Oiseau bleu*, vous invite à prendre part au traditionnel concours littéraire organisé par votre revue...

Chaque année, les plus laborieux, les chercheurs enthousiastes et acharnés, les amis du travail et de l'étude se disputent la première place. Bien leur en prend, car de nombreuses récompenses couronnent leurs louables efforts, le succès obtenu.

Que n'emboîtez-vous le pas de ces jeunes, soucieux de développer en eux l'esprit d'observation, la souplesse de l'imagination et le désir d'enrichir leur intelligence de connaissances pratiques? Appel est fait à tous les amis de l'*Oiseau bleu*, qu'ils habitent les provinces centrales, celles des prairies ou celles de l'est. Invitation est adressée aussi à nos amis des États-Unis?

Vous avez sans doute hâte de connaître le sujet proposé. Il contribuera à vous faire comprendre le rôle qui vous est dévolu, afin de mieux *aimer* et de mieux *servir* le pays qui fut votre berceau. Voici:

Quels sont les moyens mis à votre portée pour développer votre patriotisme et entretenir en vous le culte que vous devez avoir pour la plus belle des patries: le Canada?

Conditions: Les manuscrits ne devront pas compter plus de 700 mots; il sera tenu compte de la forme et du fond. Les travaux *devront être écrits très lisiblement ou à la dactylogype*, sur un seul côté de la feuille et *signés* par chaque concurrent. Chacun aura soin de donner son adresse au long. La limite d'âge pour pouvoir concourir est fixée à *dix-sept ans inclusivement*.

Prix: Les directeurs de la *Société de Saint-Jean-Baptiste de Montréal* offrent en récompense une somme de \$15, qui sera partagée de la manière suivante entre les vainqueurs:

Premier prix: \$3, deuxième prix: \$2.50, troisième prix: \$2, quatrième prix: \$1.50 et six prix de \$1 chacun. Il y aura six autres prix qui consisteront en un an d'abonnement à l'*Oiseau bleu*.

La décision des juges sera sans appel.

Les manuscrits devront parvenir au Directeur de l'*Oiseau bleu*, au plus tard, le 29 février 1936, à midi.

L'*Oiseau bleu* annoncera le résultat du concours dans le numéro d'avril.

Vite à l'œuvre! *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.* Et bon succès!

LE DIRECTEUR



No 39

Novembre 1935

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. ADRIEN, C.S.C., Institut botanique, Université de Montréal.**Sous-directrice:** Rév. Sr SAINTE-ALPHONSINE, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.**Secrétaire général:** M. Jules BRUNEL, Institut botanique, Université de Montréal.**Secrétaire adjointe:** Mlle Marcelle GAUVREAU, Institut botanique, Université de Montréal.**Trésorier:** M. Jacques ROUSSEAU, Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. MARIE-VICTORIN, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.**Zoologie:** Dr Georges PRÉFONTAINE, département de Zoologie, Université de Montréal.**Entomologie:** M. Gustave CHAGNON, département de Zoologie, Université de Montréal.**Minéralogie-géologie:** R. P. Léo MORIN, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.**Publicité:** R. F. NARCISSE-DENIS, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

LES ILES DE LA MADELEINE

LA VIE DES MOTS ET DES GENS

Du cap aux Meules au Havre-aux-Maisons, c'est l'affaire de dix minutes... en camion-automobile: les deux îles sont reliées entre elles par un pont étroit qui est construit vis-à-vis de deux îlots nommés l'île Rouge et l'île aux Cochons; l'île Rouge, parce que ses rivages sont faits de grès rouge; l'île aux Cochons, parce qu'autrefois on avait jugé que ce lieu ne pouvait servir qu'à élever ces animaux.

... Le Havre-aux-Maisons, promenade pleine de charme où le paysage change à chaque pas! Plus encore que sur les autres îles, les chemins, ici, se croisent et s'entre-croisent, tombant complaisamment les uns dans les autres pour attraper les maisons capricieusement semées au hasard des vallons et des coteaux.

Cette description du Havre-aux-Maisons est très caractéristique.

Et si on se promène en *botte* (yacht), on aperçoit de multiples rochers qui empruntent les formes les plus étonnantes. On voit en particulier comme une immense bouteille plaisamment appelée la *bouteille de whisky* du Havre-aux-Maisons. Ailleurs, c'est un

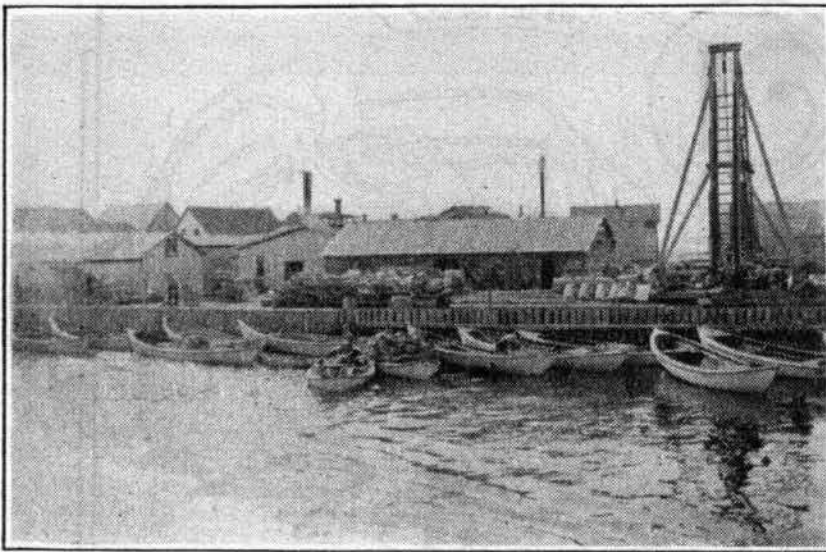
véritable *petit rocher Percé*, qu'on a baptisé la *shag*.

Tous ces monolithes en disent long au sujet du travail intense de la mer sur ces falaises de grès tendre.

Il y a de nombreux caps au Havre-aux-Maisons, de même que toute une armée de buttes: la *Butte ronde* et les *Buttes pelées*, qui chevauchent les unes sur les autres et rendent l'île très accidentée. Combien ces appellations, *Butte ronde* et *Buttes pelées*, sont significatives! Aux îles de la Madeleine, les noms sont ainsi très expressifs, et souvent, ils décrivent le lieu d'un trait: le *Cap vert*, la *Montagne*, la *Pointe-Basse*; la *Pointe-au-Loup*, c'est-à-dire où les loups-marins vont par bandes; la *Cormorandière*, endroit poétique où nichent les Cormorans; le *Corps-Mort*, îlet à l'ouest du Havre-aux-Maisons, ayant l'aspect d'un cadavre prêt à être mis en terre.

D'autres noms charmants symbolisent une origine qui se rattache le plus souvent à un fait historique, mais qui parfois tient aussi de la légende. Par exemple:

Le *Havre-aux-Maisons*, qui fut jadis le premier et resta longtemps le seul à posséder des habitations.



Le quai de la Grande-Entrée
... Aux portes des homarderies sont empilées des cages à homard.

Le Havre-aux-Basques: fréquenté autrefois par des pêcheurs basques.

L'Anse-à-la-Cabane: une cabane d'Indien micmac fut la première habitation construite dans cette région du Havre-au-Ber.

La Pointe-à-l'Hôpital et l'Anse-à-l'Hôpital: localités situées au Cap-aux-Meules, où l'on veut que l'équipage d'un navire naufragé, atteint de la petite vérole, ait été soigné par un insulaire qui avait eu déjà lui-même cette terrible maladie.

Les Echoueries: pentes naturelles qui s'avancent dans la mer et où les morsés étaient pris!

Ces souvenirs populaires, si savoureux, ne nous sont parvenus que par la tradition. Aujourd'hui, certaines choses ont changé... Hélas! Au lac aux Huîtres, on ne trouve pas même "la queue d'une Huître"!

Enfin, attachées à d'autres noms encore, il est des légendes délicieuses... ou effroyables! Je me suis fait raconter celle du *buttereau du Nègre*. "Le *buttereau* du Nègre est une butte de sable située au sud-ouest de la Pointe-au-Loup. On avait trouvé, sur cette butte, enterré dans le sable, un pauvre nègre mort sur le rivage. Peu de temps après, le cadavre était déterré par le vent qui, dans ces parages, souffle avec violence, parfois durant des semaines. On l'enterra de nouveau, mais une seconde fois le vent le déterra. Il fut alors inhumé couché sur le ventre. Enfin l'herbe commença à croître sur la fosse, et on ne revit plus le cadavre".

Le Havre-aux-Maisons est célèbre d'abord par son église qui est vraiment belle. Il y a aussi un Couvent réputé, dirigé par sept religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Lors de mon passage, j'ai eu grand plaisir à constater que dans ce centre intellectuel fonctionne un vaillant petit Cercle des Jeunes Naturalistes, qui porte le joli nom de *Cercle des Flots-Bleus*.

Le bateau ne s'arrête plus maintenant sur l'île; tristement, depuis plusieurs années, le quai attend qu'on le répare. Le bateau va directement à la Grande-Entrée.

La Grande-Entrée! Magnifique havre! C'est une île modeste où les maisons des pêcheurs "sont jetées pêle-mêle, sur la plage, dans le plus pittoresque désordre". Les gens demeurent en partie sur la Pointe. Partout du sable, du sable rose jusque là-bas. Nous en avons même dans nos chaussures, et cette poussière aveugle les passants quand le vent est fort. Nous avons trouvé un bon logis, et la maîtresse de céans nous disait:

— Quelquefois, la journée se passe à vider mes souliers!

Les abords du quai indiquent nettement que la population se compose exclusivement de pêcheurs. Aux portes des *homarderies* qui font face à la mer, sont empilées des cages à homard. Ces cages sont comme des verveux que l'on jette à l'eau pour prendre les précieux crustacés; mais il arrive qu'on prend aussi accidentellement les voraces Etoiles de mer, les *chancre*s (crabes) et les *bourlicocos*...

Un peu plus loin, sous la direction d'un instructeur en chemise blanche, les Madelinots préparent la morue. Je remarque particulièrement l'un d'entre eux, qui est encore coiffé de son *suroit*, grand chapeau imperméable qui peut affronter non seulement les gros temps de *suroit* (sud-ouest), mais aussi les vents de *su-et'* (sud-est), qui sont très mauvais.

A la Grande-Entrée, toute l'activité est concentrée sur le quai, que les habitants appellent parfois le *tchaïs*. Non seulement on y travaille, mais aussi on vient y flâner. Cent fois par jour, nous reprenons le chemin de sable, étant sûres de rencontrer un insulaire pour causer de la pêche d'hier et scruter l'horizon pour demain. Les gens de la Pointe ne forment qu'une seule et même famille, la plus unie qui soit, et le quai est leur rendez-vous.

— Ici, nous disait l'un d'entre eux, *tu* peux te coucher sur le bord du chemin et te faire un oreiller de ton porte-monnaie, si tu veux; tu es sûr de t'éveiller le lendemain avec ton porte-monnaie dessous la tête!

Ce *tu* est remarquable, car il est employé ici non pas comme un tutoiement sans façon, mais à la place du pronom indéfini: *on*.

Je les ai vus, ces chers amis de la Grande-Entrée, avec leurs longues bottes de caoutchouc rabattues sur les talons. Cela ne les empêchait pas de danser des quadrilles sur un chaland, alors qu'entre les cordages des goélettes le soleil, lentement, s'enfonçait dans les flots. Et j'en ai entendu jouer du violon

à nous faire rêver, alors que les autres, sans un mot, écoutaient religieusement les notes mélancoliques s'étirant dans les airs.

D'autres fois, c'était à qui nous conterait la meilleure histoire... Et puis, un tel venait nous offrir de nous amener à la pêche au maquereau; un autre, de nous conduire à *Seal Island*, petite île déserte dans la lagune qui se trouve près de la baie *Old Harry*. On y voit des bandes de Goélands, et c'est un spectacle magnifique.

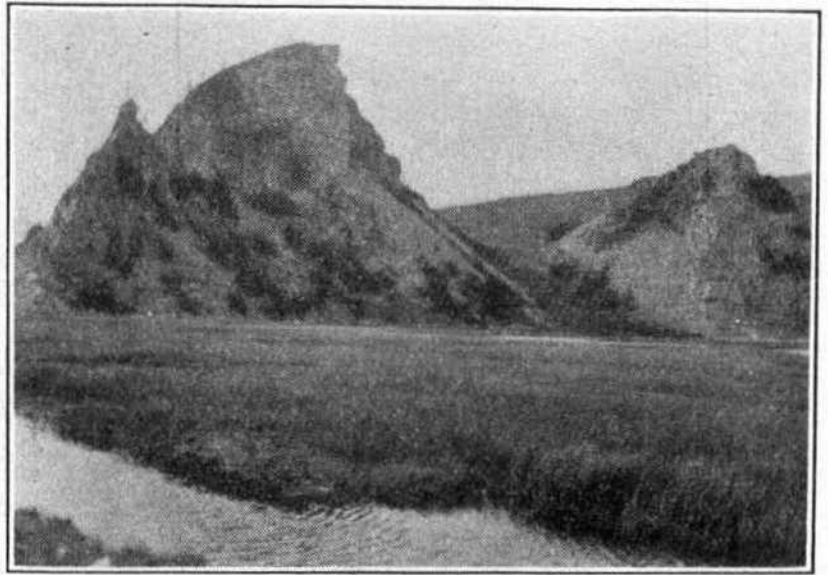
—Là, tu peux approcher les oiseaux, nous disait-on avec une insistance charmante; tu peux les voir de bien près; tu peux les photographier dans leurs nids; tu peux les prendre dans tes mains...

En effet nous sommes allées, et nous avons photographié, tenant un jeune Goéland dans ses mains, un des gentils garçonnetts qu'on appelle ici *les mousses*. L'idée tient à ce que plus tard, eux aussi, les petits garçons, deviendront de solides marins et des pêcheurs comme leurs pères et leurs aïeux.

Pour toutes ces considérations, j'ai gardé de la Grande-Entrée un souvenir particulièrement ému, bien que cette île

... ne paraisse pas faire les mêmes frais de coquetterie que ses sœurs de l'archipel. Est-ce une impression due à sa topographie plus sauvage? On la dirait pillée, exploitée avec rage et sans amour, comme un bien dont on n'a que l'usufruit.

Pour éprouver de fortes émotions, il faut se rendre à la *Grande-Echouerie*, où la mer hurle avec fracas, ce qui rappelle de sinistres naufrages... Il faut aller aussi au *trou du pialard*. (Ce dernier mot est une altération de *braillard*, *piailleur*, ou mieux *piailard*).



Le cap de l'Est

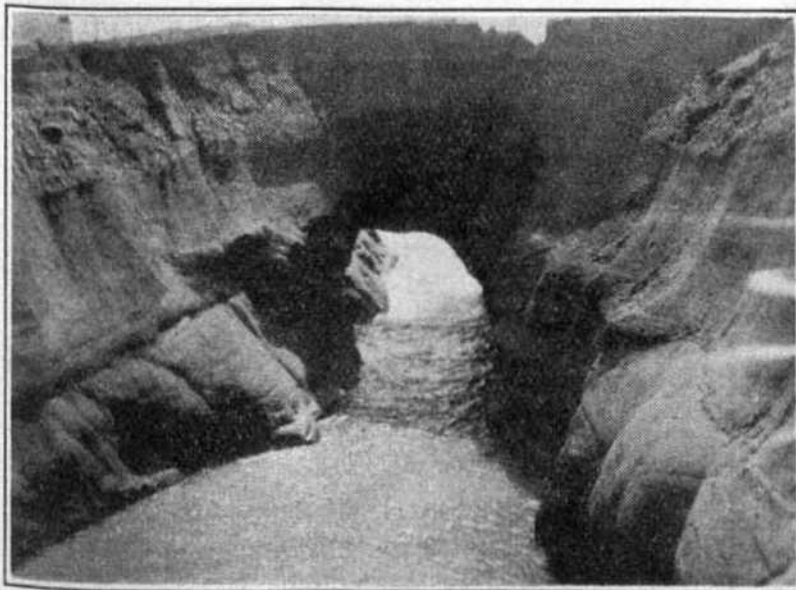
... Dans les anfractuosités du basalte croulant, de courtes Epinettes sont en vigie, face à l'immensité.

... Le trou du pialard est un puits à ciel ouvert, d'environ deux cents pieds de diamètre, que la mer a creusé dans la roche tendre, au moyen d'un passage souterrain. Régulièrement, avec un halètement puissant de monstre essoufflé, la mer se rue dans l'étroit boyau, vient frapper comme un bélier la paroi rouge du puits et, vaincue, se résout en une myriade de perles.

Cependant, la mer, qui est démolisseuse ici, se charge de reconstruire ailleurs. Quelle merveille! La *dune de la Grande-Echouerie* se perd avec la *dune de l'Ece* (Est), vers le large. Au loin apparaît le remarquable *cap de l'Ece*, muni de ses trois crêtes. Notre jeune guide nous offre de nous y conduire. Le cheval, heureux, galope sur la dune à une si vive allure que le sable mouillé bondit en formant un tourbillon et vient se coller à nos cheveux. Chemin faisant, nous pouvons observer avec étonnement la végétation particulière des dunes.

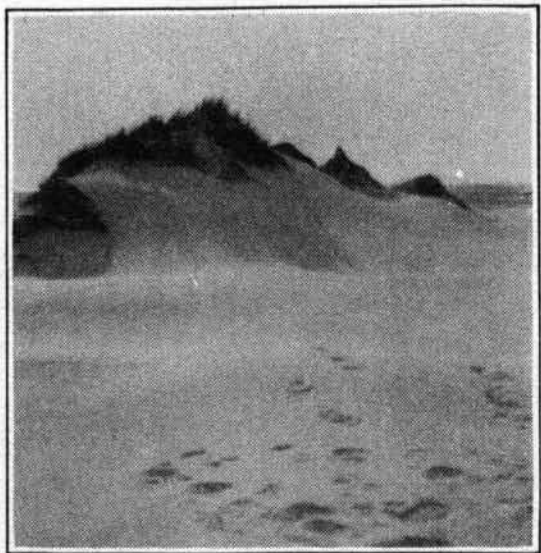
... Car le sable amassé par les tempêtes des siècles tâche à couvrir sa nudité d'humbles Genévriers, de Conifères lilliputiens, entre lesquels la Camarine tricote de moelleux tapis verts piqués de grains de jais... Grandes Orchidées pourpres, pareilles à des papillons de rêve au repos sur un fil rigide; charme irradiant des Asters couleur de ciel; innombrables étoiles d'or des Hudsonias; grâce liliale et souple des fines Linaigrettes!... Et devant nous, à perte de vue, le sable mobile et blond, les étangs herbeux, le ciel pâle...

Ces étangs sont l'habitat d'une plante propre à la région: le Myriophylle des îles de la Madeleine. De flanc, le cap de l'Est fait face à la *Grosse-Isle*, souvent nommée la *Grosselle* (je comprenais toujours la *Groseille*...)



Le trou du "pialard"

... un puits à ciel ouvert que la mer a creusé dans la roche tendre. ..



... Une des centaines de pentes sablonneuses qui peuplent la dune du Nord!

De la Grosse-Isle, en suivant à pied les bords de la baie d'En-dedans, où nous réussissons à sauver quelques rubans d'Arbe-Outarde, nous arrivons clopin-clopotant sur la dune du Nord, souverainement impressionnante. Voilà enfin une vraie dune, telle que je l'avais rêvée, blonde vaste, couverte de *buttereaux* innombrables de toutes formes et de toutes dimensions! Le sol est consolidé par une Graminée des plus intéressantes: l'*Ammophile à ligule courte*. Cette plante, unique en ce désert, s'y adapte d'une façon très spéciale: Pour lutter contre l'enlèvement, elle est munie de racines à chacun de ses nœuds; ces racines s'enfoncent dans le sable à une profondeur inouïe, parvenant ainsi à solidifier les monticules. Il ne faut pas confondre l'*Ammophile* avec l'*Élyme* des sables ou Seigle de mer. L'*Élyme* des sables s'organise de la même façon en ce qui concerne son système souterrain, mais il présente dans les épis des différences techniques. De plus l'*Élyme* des sables croît, non pas sur les *buttereaux*, mais de préférence sur les rivages des îles de la Madeleine, et aussi sur les bords du bas Saint-Laurent.

Nous sommes vraiment saisies en présence des centaines de pentes sablonneuses qui peuplent la dune du Nord! Car ces collines ont capricieusement adopté des formes différentes, qui démontrent divers effets de l'érosion: l'une a véritablement l'aspect d'une pyramide; celle-ci s'allonge majestueusement à travers la plaine; celle-là s'élève rondement vers les cieux; une autre a voulu effrontément se coiffer, tout comme Riquet à la Houppe, d'une mignonne touffe de cheveux tissés d'*Ammophile*...

Nous ne séjournons pas longtemps à la Grosse Isle, car bientôt se lève pour nous le jour mille fois désiré: jour de soleil, de lumière et de

grand calme sur les flots, jour étincelant durant lequel nous atteindrons Brion... et peut-être le rocher aux Oiseaux!!!

Marcelle GAUVREAU

EXPOSITION RÉGIONALE DES C.J.N.

Il est regrettable qu'il faille aller sous presse, sans pouvoir donner des nouvelles précises de la formidable exposition qui se prépare actuellement au Collège de Notre-Dame, et qui peut-être sera close au moment où l'Oiseau bleu sera publié. A plus tard le devoir et le plaisir d'en donner au moins un aperçu.

M.G.

Le patriotisme n'est pas la haine de l'étranger; c'est un amour de préférence qui assigne dans notre coeur, la première place à notre pays et à nos concitoyens.

Cardinal MAURIN

VIVE L'ÉPARGNE! Les petits ruisseaux font les grandes rivières; les grandes fortunes proviennent des petites épargnes.

POUR RIRE

Au salon

On envoie Toto tenir compagnie à un visiteur complètement chauve. Toto s'installe sur ses genoux, l'examine gravement et déclare:

— Quand je serai grand, je serai coiffé comme toi.

Content de peu

— As-tu au moins une bonne place à l'école?
— Oh! oui, papa; je suis près du poêle.

Bureau:
LANcaster 1771

Dessins soumis
sur demande

C. Lamond & Fils

929, RUE BLEURY

MONTREAL

Manufacturiers de bijouteries
médailles d'or, or plaqué, argent, bronze
et aluminium

Spécialités : boutons émaillés.



ÉGOÏSME

Dans la vaste humanité créée par Dieu, il existe, depuis la chute de nos premiers parents, une déchéance ¹ morale chez tous les êtres raisonnables, déchéance se prouvant par un déséquilibre entre les facultés supérieures ², à puissance amoindrie, et les appétits inférieurs sans cesse en éveil.

Depuis, il existe ici-bas des lutteurs, des blasés, des chercheurs de la vérité, des tueurs d'âmes, des généreux, des égoïstes et c'est de cette dernière catégorie que je veux vous parler.

La devise vécue par cette sorte d'être inhumain — et ils sont légion! — est contenue dans le mot "moi", ce "moi haïssable" dont parle Pascal. ³

Les "égocentriques" ⁴ ramènent tout à leur personnalité. Ils n'ont pour horizon borné et étroit qu'"eux-mêmes". Ils font de leur corps une divinité qu'ils choient, qu'ils adorent, oubliant qu'autour d'eux vivent, s'agitent et meurent des âmes... faute d'ouvriers capables d'enseigner la vérité, de faire luire la lumière.

L'égoïste n'est pas seulement celui qui ferme sa bourse à la main tendue et suppliante du pauvre, qui refuse, de quelque façon que ce soit, de soulager l'indigent ou qui souille l'honneur et la réputation de son semblable... "C'est aussi celui qui garde pour lui seul les trésors infiniment plus précieux de la vérité, de la force et du vrai bonheur, sans prendre garde à l'ignorance, aux préjugés, aux erreurs de ceux qui l'entourent, sans s'émouvoir de leurs défaillances et de leurs douleurs, sans faire effort pour les éclairer, sans se dépenser pour leur venir en aide, sans se donner pour les rendre heureux." (G. Davot.)

Sans donner dans le pessimisme, ⁵ nous

constatons de visu, ⁶ et chaque jour, le nombre incalculable des misères humaines, de ces souffrances morales ayant pour origine la contamination ⁷ de la tête et du cœur; maux de tout acabit ⁸ engendrés par de pitoyables états d'esprit, par des idées prônant l'erreur, par des défis lancés contre le bien.

L'égoïsme est tueur d'âmes! Quels moyens fatals n'emploie-t-on pas pour atteindre son but, sans se soucier de l'erreur propagée, du bien méprisé?... Si l'on savait!... Que de conséquences néfastes parfois entraînées par un seul acte d'égoïsme...

Pourquoi chacun de nous ne s'acharnerait-il pas à annihiler ⁹ la dose de ces sentiments égoïstes qui tuent tout élan généreux, spontané, sublime? L'égoïsme est un extincteur ¹⁰ de courage; il atrophie ¹¹ l'amour vrai qui est le don de soi, de tout son être, de toutes ses affections, de toutes ses facultés...

Sachons, chers amis, aimer de cet amour qui établit entre les âmes ce dévouement mutuel jamais épuisé, ce don de l'énergie humaine entraînant une dépense quotidienne de nous-mêmes. Soyons magnanimes, car "il n'y a que les magnanimes qui se donnent" (Lacordaire.) ¹²

C. F.

EXPLICATIONS: ¹ disgrâce; ² intelligence et volonté; ³ philosophe, mathématicien français du XVIII^e siècle; ⁴ personnes ramenant tout à elles-mêmes; ⁵ opinion de ceux qui pensent que tout va mal; ⁶ pour l'avoir vu; ⁷ mot figuré: qui se gâte; ⁸ qualité bonne ou mauvaise d'une chose; ⁹ détruire; ¹⁰ qui supprime; ¹¹ diminution; ¹² prédicateur français, orateur du XIX^e siècle.

CORRESPONDANCE

Mimi Blanc-blanc — Toute l'affection de Fauvette, qui a toujours bon souvenir de "bonjour" chaleureux dit à la vapeur... en Gaspésie... Bon succès et bonheur profond au milieu des enfants que vous aimez tant.

Humble Apôtre — Fauvette vous attend en une prochaine missive. Elle s'est réjouie de vos succès scolaires de juin... Continue-t-on ses études... Venez me parler de vous. Cordial bonjour.

Papillon d'Azur — A l'instar d'"Humble Apôtre" écrivez à Fauvette, qui s'intéresse à vos études, à vos occupations, à vos... projets. A bientôt donc!

Violette du Sentier — Mille bonnes amitiés.

Future Ursuline — Y a-t-il ce mois-ci, dans L'OISEAU BLEU, une page qui évoque des souvenirs de vacances?... Guides-sœurette sont éloquentes, n'est-ce pas? quand il s'agit de leur vie en plein air? Quelles vacances avez-vous passées?... Venez m'en conter long sur la guide que vous êtes. Amitiés.

Henriette Martel — Bon souvenir et année de succès!

Pierre précieuse — Fauvette vous salue cordialement.

Thérèse Lajoie — A-t-on repris la route de l'école? A vous, santé, succès et vie heureuse toujours! Fauvette envoie ses bonnes amitiés à *Cory d'Alis, Liseron des Haies, Dauphinelle, Colla des Marais, Mitchella, Lili l'Ermitte, Espoir québécois, Benoîte du Ruisseau.*

Jacqueline D. — Fauvette a reçu votre charmante missive. *Mimi Blanc-blanc* vous sera certes correspondante agréable, intéressante, affectueuse même. Adressez votre lettre au soin de Fauvette, à L'OISEAU BLEU, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal. Inscrivez votre adresse afin qu'elle puisse vous répondre directement... puis, vous correspondrez régulièrement l'une avec l'autre.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que toutes les analyses graphologiques ont été expédiées par courrier postal. A tous les correspondants de la revue, amitiés de Sœur Jeanne et de Fauvette. C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'*écriture* et de *composition personnelles*, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez : SŒUR JEANNE
L'OISEAU BLEU
1182, rue Saint-Laurent
Montréal, P. Q.

L'ÉCOLIER ET L'ÉCOLIÈRE PATRIOTES

Initiative opportune⁽¹⁾

M. Charles-A. Shaffer, inspecteur d'écoles, a reçu d'autres travaux qui ne le cèdent pas à ceux que nous avons déjà publiés. C'est avec plaisir que nous les insérons dans cette livraison-ci.

RÉPONSE DE...

Guy GRENIER, 7^{ème} année,
École Meilleur, Montréal

L'histoire du Canada, qu'il étudie avec amour et avec un intérêt palpitant, lui montre dans quel état critique a passé notre patrimoine actuellement en voie de dépréciation. Tous les sacrifices que se sont imposés nos ancêtres ne resteront point inutiles pour l'écolier patriote.

A la maison comme à l'école, l'écolier patriote soigne son langage. Il ne craint pas de reprendre ses frères et sœurs qui se permettent d'employer des anglicismes ou de parler un jargon indéfinissable. Il est heureux à l'occasion d'encourager ses parents à acheter chez les nôtres. Il égaye ses soirées tantôt par la lecture de livres franchement canadiens, tantôt par l'organisation de réunions intimes où le français est à l'honneur: récitations, chants choisis dans notre répertoire national. Avec quelle fierté il entonne le "O Canada" qui termine ces sortes de séances!

En tout et partout notre petit patriote fait honneur à sa nationalité. Il n'est pas de ceux qui croient se grandir en parlant l'anglais. Il garde une grande vénération pour le clergé et les religieux.

En un mot, il n'est pas canadien-français le jour de la Saint-Jean-Baptiste ou de la fête de Dollard, il l'est pendant toute l'année. Il sait faire valoir ses droits, mais sans fanfaronnade.

Mlle Jeannette TREMBLAY, 8^{ème} année,
École Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement

Exigeons les produits canadiens-français. Ceci peu à peu fera disparaître les produits étrangers et sera un gain pour nos compatriotes. Encourager les nôtres, même dans nos plus minimes achats, c'est le moyen que donna Papineau pour punir les Anglais pendant l'Insurrection.

Bien parler le français et l'exiger partout c'est ainsi que les Canadiens français auront les premières places dans l'administration des affaires.

(1) Voir l'*Oiseau bleu* d'août-septembre p. 3 et d'octobre 1935; p. 36.

Avoir de la distinction dans son langage et ses actions pour être bien jugées des étrangers.

Montrer partout que nous sommes des Canadiens français pour faire valoir notre race aux yeux des étrangers. Encourager les nôtres en tout, partout et toujours pour le bien-être de toute la race canadienne-française.

M. Jean-Louis PETEL, 7^{ème} année,
École Meilleur

Comme l'écolier patriote étudie bien son histoire! Si, par hasard, un étranger lui disait: "Vous êtes un peuple sans histoire", avec quelle assurance il répondrait comme le fit, jadis, l'humble petite Canadienne française à Durham: "Vous mentez, monsieur".

Il encourage ses parents à acheter chez les nôtres des produits de chez nous qui, tout en étant aussi bons que les autres, conservent l'argent des Canadiens français aux Canadiens français.

Le prie-t-on de faire jouer le radio, il choisit alors un poste qui irradie en français.

Sur la rue ou ailleurs, s'il a un renseignement à demander, il s'adresse en français d'abord et toujours.

Mlle Noëlla LATOUR, 8^{ème} année,
École Sainte-Brigide

L'écolière patriote suit ses classes avec régularité et se livre à la tâche ardue qu'est l'étude. Chaque soir, elle regagne le foyer où elle refait ses forces. Là aussi, elle jette une note de patriotisme dans ses actes. Au lieu d'endormir son frerot aux airs mélancoliques d'une romance quelconque, elle choisit les chants du terroir. Alors le bambin s'endort avec un sourire.

Elle sait encore exercer son patriotisme avec sa mère. Elle lui dira par exemple: "Tiens, maman, au lieu d'acheter nos marchandises chez des étrangers, pourquoi n'irions-nous pas chez M. B..., notre compatriote?"

Rendue au magasin, elle ne manque pas d'exiger des produits de fabrication canadienne-française.

La petite écolière peut encore être vraiment patriote dans sa conduite, sa tenue et sa réserve sans la rue.

Le cercle de couture paroissial bénéficie souvent de son concours.

Mlle Thérèse TESSIER, 7^{ème} année,
École Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement

Qui aime bien sa patrie, cherche à lui être utile. Si nous l'aimons, nous chercherons à la refranciser. Et pour cela, il faudra apprendre très bien notre belle langue française, celle pour laquelle nos aïeux ont tant de fois com-

battu afin de la conserver. Il faut encore étudier avec amour notre histoire nationale, la géographie du Canada, surtout celle de la province de Québec.

Nous sommes Canadiens français; n'ayons pas peur de le proclamer très haut. Celui qui ne s'attache pas à sa patrie dans sa jeunesse ne s'y attachera probablement jamais.

Il faut lire les revues faites spécialement pour nous et qui parlent des choses de chez nous et, en particulier, l'*Oiseau bleu*.

La vengeance d'un chef Huron

Lors du massacre des Hurons, en 1648, un brave chef, qui demeurait au village de Saint-Louis, avait réussi à s'enfuir; il s'était réfugié à Sillery. On l'avait surnommé le Coq. Il aimait raconter avec une pointe de vantardise les aventures de sa jeunesse.

Un jour, il avait quitté Sillery n'emportant avec lui que sa hache et son couteau de chasse. Il avait juré qu'il ne viendrait à Québec qu'après avoir attaché à sa ceinture au moins dix chevelures d'Iroquois.

Après plusieurs jours de canotage, le Coq arrive un soir à une bourgade iroquoise. Il cache son canot avec soin parmi les joncs de la rivière et fait le guet.

Tout d'abord il s'assure que ses ennemis dorment bien, puis il se dirige vers un amas de bois, au centre même du village. Il y monte avec agilité et s'y fait une cachette où il passe toute la journée du lendemain. La faim com-mence à le tenailler. Il sort donc à la nuit tombante, entre dans une cabane, y tue les trois occupants endormis, les scalpe, s'empare de leur nourriture et s'esquive.

La nuit suivante, le Coq tue cinq autres personnes, sans être plus découvert. La troisième nuit, il réussit encore à en massacrer quatre; mais cette fois l'alarme est donnée. Il ne parvient qu'avec peine à sa cachette sans être vu. Les Iroquois décident de placer des sentinelles à l'entrée de la forêt et font monter la garde jour et nuit. Le Coq attend le moment propice pour fuir. Le soir du sixième jour, à la faveur des ténèbres, il réussit à atteindre les joncs, à sauter dans son canot et à se diriger vers Québec avec ses trophées.

Le Coq avait tenu sa promesse.

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

DANS UN BUREAU

QUESTIONS. 1. Que signifie cette gravure? — Elle suggère l'idée de l'exactitude. L'homme d'affaires a sa montre dans sa main. A la porte est un taxi qui l'attend.

Q. Quel noble surnom a-t-on donné à l'exactitude? — La politesse des rois.

Q. Quel mot attribue-t-on à Louis XIV alors que quelqu'un qu'il attendait arriva juste à temps? — J'ai failli attendre.

2. Qu'amènent les retards? — Des repas trop hâtifs, suivis parfois d'un chaud et froid.

3. Quelle est la conséquence d'un tel chaud et froid? — Une grippe.

4. Comment appelle-t-on aujourd'hui ce genre de plume? — Un stylographe, et par abréviation, un *stylo*. (D'après les dernières éditions du Dictionnaire Larousse.)

Q. A-t-on raison d'appeler cet article de bureau une *plume-fontaine*? — Non. C'est une mauvaise traduction de "fountain pen".

Q. En quoi sont faits le réservoir et le capuchon de ce *stylo*? — En ébonite.

Q. En quelle matière est ordinairement fait le *bec* de la plume? — En iridium; c'est un métal provenant de minerais de platine.

Q. Quelle sorte de dessin est gravé sur l'ébonite du réservoir et du capuchon? — Du *guillochage*; *guilocher* et *guilochis* sont des mots de la même famille.

5. D'où vient le mot *calepin* servant à désigner cette sorte de cahier de notes? — D'un savant religieux italien, Ambroise Calepino, né à Bergame (1435-1511), auteur d'un excellent dictionnaire latin-français.

6. Comment se nomme cet appareil destiné à contenir des notes, des livres, des documents? — Une *serviette*.

7. Qu'a de caractéristique ce calepin? — C'est un *calepin perpétuel*, c'est-à-dire qu'on peut le faire durer indéfiniment en remplaçant par d'autres les pages déjà remplies, lesquelles peuvent être mises dans des classeurs spéciaux.

8. Quel est l'avantage de cette machine à écrire? — C'est une *dactylotype* portative. Les traducteurs, journalistes, copistes, etc. peuvent facilement l'apporter dans leurs déplacements.

9. Quel est cet ustensile à écrire? — Un *porte-mine*.

10. Comment, dans ce porte-mine, se fait la propulsion de la mine? — Par vissage de la tête.

11. Quel est ce petit chevalet sur lequel on place crayons et plumes pour les empêcher d'embarrasser ou de rouler par terre? — C'est un *pose-plume*.

12. A quoi sert cet article de bureau? — A relier ensemble des feuilles appartenant au même dossier, et cela, en les brochant. C'est ce qu'on appelle un *coup-de-poing* ou une *brocheuse automatique*.

13. Cet ustensile se fixe ordinairement au mur; comment l'appelle-t-on? — Un *fixe-plume* mural.

14. Comment s'appelle le capuchon métallique qu'on met au bout d'un crayon pour empêcher la pointe de se casser? — Un *protège-pointe*.

15. On trouve ordinairement ces petites boîtes à classer les notes sur les bureaux des hommes d'affaires ou de profession libérale; à quoi servent-elles? — Ce sont des *classeurs* de bureau.

16. Comment se nomme ceci? — Un *classe-fiche*.

17. Et ceci? — La même chose, un *classe-fiche*.

18. Cette *gaine à stylo* a-t-elle un autre nom? — On l'appelle aussi une *châtelaine*.

19. A quoi servent les *coupe-papier*? — A couper les pages des brochures, à ouvrir les enveloppes, à tailler des feuilles de papier.

20. Qu'indique l'attitude de ces deux hommes? — Que l'on est sur le point d'être d'accord sur un marché ou une convention.

21. Quel est cet autre article de bureau? — Encore un *classe-fiche*.

22. Qu'est ceci? — Un *presse-papier*; il a pour rôle de maintenir en place des feuilles de papier libres et de les empêcher de s'envoler au vent.

23. A quoi sert le *tampon buvard*? — A absorber l'encre fraîche sur les feuilles de papier afin de les conserver propres.

24. Quelle est cette sorte de bureau? — Un bureau de *dactylotype*. On peut y fixer une machine à écrire. A droite sont des tiroirs commodes pour y classer du papier et des documents.

25. Quel est cet article de bureau? — Un *sous-main*.

26. Avec quoi humecte-t-on les timbres? — Avec un *mouilleur*.

27. Ce genre de valise à documents a-t-il un nom? — C'est un *portefolio*.

Abbé Étienne BLANCHARD

DANS UN BUREAU



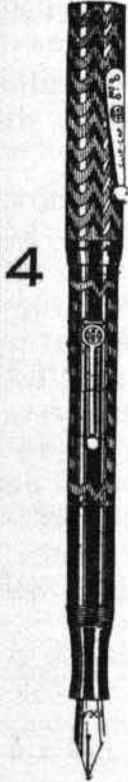
1



2



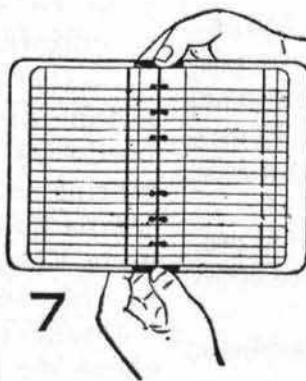
3



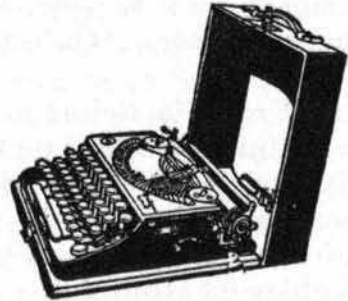
4



5



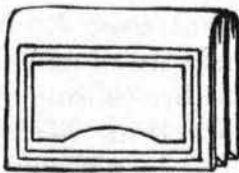
7



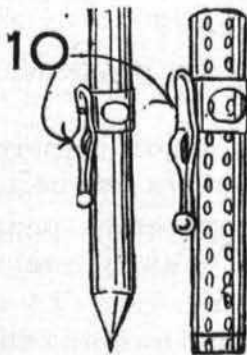
8



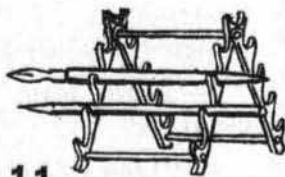
9



6



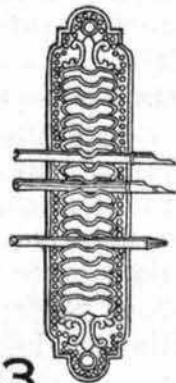
10



11



12



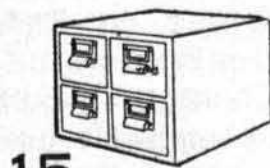
13



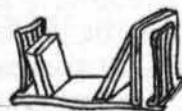
14



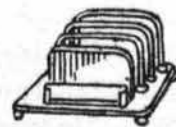
19



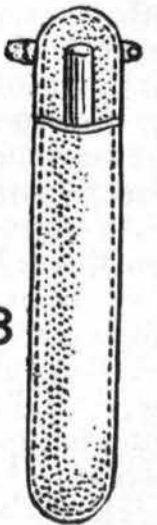
15



16



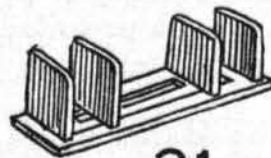
17



18



20



21



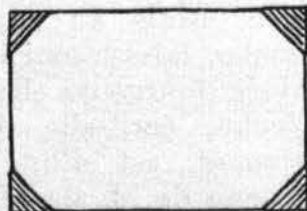
22



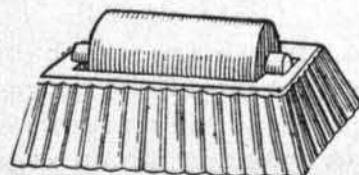
23



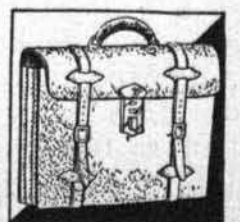
24



25



26



27

Ce que l'on grave sur le bronze...

MONTRÉAL RACONTÉ EN STYLE LAPIDAIRE (suite)

VI. PLACE D'ARMES — II

"Les deux anges de Ville-Marie"

— Cousin, dit soudain Thérèse, il me semble que vous pouvez me dire le nom de la petite Française que Mère Bourgeois garde à gauche ?

— Certainement qu'il le peut, notre cousin, reprit vivement François. Qu'est-ce qu'il ne sait pas !

Si l'artiste, François Sciortino, un Montréalais, qui a sculpté avec tant de bon goût ces trois personnages, a voulu représenter une figure vraiment historique en la petite Française, il faudrait bien y voir Jeanne Loisel, la première écolière de Montréal.

— Jeanne Loisel ! s'exclama Thérèse. C'est un nom à retenir, *Jeanne Loisel*, première écolière de Montréal !

— Ecris cela dans ton calepin, Thérèse. Ce sera plus sûr, recommanda François.

— Et maintenant, mes enfants, remontons le boulevard Saint-Laurent. Prenons la rue Notre-Dame... que nous suivrons jusqu'à l'église Notre-Dame de Bon-Secours... Chemin faisant, je vais vous parler de ce sanctuaire, dû encore à l'initiative de notre sainte Marguerite Bourgeois...

— Comment, interrogea François, c'est une religieuse qui a construit Bon-Secours ? C'est extraordinaire.

— Pourquoi extraordinaire ? demanda Thérèse. Elle a bien converti une étable de pierre en un beau couvent, Marguerite Bourgeois. C'était tout aussi difficile.

— Ton enthousiasme t'emporte, petite cousine, dit Hélène en riant. La première école de Montréal ne fut certainement pas un beau couvent.

— Il est certain, dit Marie, qu'un couvent semblable à celui qu'habitent aujourd'hui les religieuses de la Congrégation, rue Sherbrooke, n'était guère possible... Qu'importe, Thérèse a raison d'admirer les œuvres d'une telle héroïne, de ne pas s'étonner non plus si elle est devenue, un jour, "bâtitteur d'église".

— De la première chapelle construite en pierre à Ville-Marie, oui. Cette chapelle, qui devait servir de lieu de pèlerinage aux habitants de Montréal, selon les intentions expresses de Mère Bourgeois, avait été commencée dès l'année 1657; puis la construction en avait été différée de longues années; enfin, le 30 juin 1675, M. Souart, sulpicien, posa la première

pierre de l'édifice au nom de M. de Faucamp. Trois ans plus tard, la chapelle était terminée, et *annexée à jamais*, selon les vœux de Mère Bourgeois et de ses filles, à la paroisse de Ville-Marie (Notre-Dame).

— Comme elle pensait à tout, Mère Bourgeois, remarqua Hélène. Alors, aujourd'hui encore, c'est de la paroisse Notre-Dame que relève cette magnifique chapelle ?

— Oui, par une ordonnance de Mgr de Laval, datée du 6 novembre 1678.

— A l'avenir, dit Marie, j'aurai un culte pour ce sanctuaire auquel se rattachent de si lointains souvenirs.

— Ils abondent en effet, les souvenirs, autour de ce monument si bien situé sur les bords de notre fleuve. Les voyageurs et les marins aiment à l'apercevoir au départ. Longtemps ils contemplent avec émotion la statue de la Vierge tout près du clocher. Sa figure est tournée vers eux, ses bras s'ouvrent en un geste d'amour et de protection. Mais nous approchons de la chapelle, je n'ai que le temps de vous narrer un dernier détail curieux. Savez-vous de quelle matière fut composée la cloche, destinée à la chapelle de Bon-Secours, du temps de Sœur Bourgeois ?

— Non, non, dirent les promeneurs. Dites, vite.

— "Des débris d'un canon employé jadis à la défense du pays contre les Iroquois."

C'est Mère Bourgeois qui a pensé à cela, cousin ? dit Thérèse. J'en jurerais. Ecoute bien François.

— Oui, c'est l'héroïne qui, une fois encore, accomplissait une ingénieuse transformation. Comme tu le disais tout à l'heure, petite Thérèse, si d'une étable elle a fait un jour un couvent, d'un canon destiné à tuer, elle ne pouvait que fabriquer une cloche, une voix inspiratrice de prière et de pardon.

— Oncle, souligna Marie, vous avez un faible pour Mère Bourgeois.

— Je le crois aussi, dit Hélène.

— Jeanne Mance et Marguerite Bourgeois se partagent également mon admiration, allez mes jeunes amis. Et vous le savez bien. Mais au sujet de ce canon devenu cloche, laissez-moi invoquer le témoignage de Mère Bourgeois elle-même: "La fonte de cette cloche, écrit-elle dans ses *Mémoires autobiographiques*, est d'un canon cassé que j'avais obtenu de M. de Maisonneuve. M. Souart en a payé la façon..." N'est-ce pas délicieux, voyons, ce souvenir ?

— Certes! s'exclamèrent les promeneurs en chœur.

— Ah! voici une plaque... là, là, sur la façade, à gauche, de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, annonça François.

— Approchons, dit l'Oncle. Nous sommes enfin rendus à ce vieux, très vieux sanctuaire. C'est au tour de ma grande nièce Marie de lire cette plaque commémorative.

— Avec plaisir, dit Marie:

N.-D. de Bon-Secours, commencée 1687, incendiée 1754, reconstruite 1772, restaurée 1888.

— Corrigeons tout de suite le début de ce libellé, se hâta de dire l'oncle Etienne. Mettons: *Commencée 1657, construite puis livrée au culte 1675-1678, etc.*

— Entrons-nous? demanda Hélène, à laquelle une station à l'église plaisait toujours.

— Certainement, dit l'oncle. Pendant que nous y sommes, nous allons admirer d'autres vieux souvenirs qui sont placés à l'intérieur de l'église.

— Vous nous les expliquerez à la sortie, pria Thérèse.

— Oui, oui, ma petite.

Quelques minutes plus tard, l'oncle vit son jeune monde l'entourer. Les yeux de tous l'interrogeaient.

— Oncle, nous sommes ravis, s'exclama Hélène. Quel beau sanctuaire!

— Je vois, mes amis, que votre intérêt est vivement éveillé. Et vous avez raison. Les trésors que possède Bon-Secours sont de bien touchantes reliques.

— Pardon, oncle, dit Marie, pourriez-vous nous dire qui a donné à cette église le nom de Notre-Dame de Bon-Secours?

— Le Père Claude Pijart, jésuite, et cela un peu avant l'arrivée des Messieurs de Saint-Sulpice, c'est-à-dire au printemps de 1657. Cette chapelle, dans la pensée de Marguerite Bourgeoys, devait servir à la fois de lieu de pèlerinage, je vous l'ai dit, de sauvegarde aussi contre les Iroquois... Et maintenant, petite Thérèse, puisque tu as copié dans ton calepin les inscriptions que je t'ai fait voir en arrière de la chapelle, tu vas nous en faire la lecture. Primo, qu'y avait-il d'écrit au-dessous du médaillon de Maisonneuve...

— Oncle, dit Marie, j'ai un peu frémi en apercevant à la porte les beaux médaillons de Maisonneuve et de Marguerite Bourgeoys. Ce sont des saints de chez nous, si peu souvent à l'honneur.

— Des saints? Vous devancez le jugement de l'Eglise, ma nièce, observa l'oncle en souriant... Mais lis, ma petite Thérèse, lis...

— Au bas du médaillon du Gouverneur de Montréal, il y a ces mots: "*Paul de Chomedey de Maisonneuve, fondateur de Montréal et donateur du terrain de cette église...*"

— Nous ignorions cela, cette donation à Bon-Secours, dit Hélène. Vous avez bien fait, oncle, de faire une exception pour les inscriptions historiques placées à l'intérieur de cet édifice. C'est fort intéressant.

— Et le deuxième médaillon, Thérèse? dit François, tout heureux de voir sa sœur à l'honneur.

— Il y a au bas, cette phrase: *Vénérable Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la 1ère église de Bon-Secours.*

— Rien de plus vrai. Représentez-vous notre chère héroïne, poursuivit l'oncle, allant demander ici et là, aux colons de 1657, comme à ceux de 1675, tantôt des pierres, tantôt des journées de travail, tantôt de l'or... En retour, elle priait pour les uns, ou travaillait à l'aiguille avec ses religieuses, au compte des autres... Eh! lorsque Marguerite Bourgeoys voulait obtenir quelque chose, elle avait toutes sortes de ressources ingénieuses pour y arriver. Quelle femme! Quelle sainte!

— Ne devancez-vous pas un peu le jugement de l'Eglise, oncle? dit Marie d'un ton moqueur.

— Ma nièce, vous êtes impitoyable!... Mais écoutons encore notre jeune *oratrice*. Elle a une troisième lecture à nous faire.

— Oui, et la plus belle à mon avis, s'écria François. Car on y trouve l'explication, n'est-ce pas, cousin, de la petite châsse illuminée juste au-dessus de l'autel. Ce que j'ai été intrigué par cette lumière, tout le temps de ma visite à l'église.

— Voici ce que j'ai pu copier d'un petit carton placé près du médaillon de M. de Maisonneuve, reprit Thérèse. C'est à gauche, en entrant: *La niche placée au haut de l'autel contient la statue apportée de France par Marguerite Bourgeoys pour la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours en 1672.*

Et cette statue, mes amis, apprit l'oncle, fut donnée à la bonne Fondatrice, par le baron de Faucamp, l'un des tout premiers associés de Montréal et l'ami de M. de la Dauversière. Fait à se rappeler, M. de Faucamp, qui avait depuis quelque temps la statue en sa garde, fut guéri par son entremise d'une maladie mortelle. Cette faveur confirma les dires de ceux qui déclaraient cette Vierge miraculeuse. Mes enfants, n'oubliez pas de toujours joindre le nom de M. de Faucamp à celui des fondateurs de Bon-Secours. M. de Faucamp aida Marguerite Bourgeoys de toutes façons. Il prodigua son or, des dons de toute nature, autour de la construction de cette église. Aussi est-ce pour reconnaître ses bienfaits qu'en 1675, M. Souart bénit la pierre angulaire au nom de M. de Faucamp. Et maintenant, vite, allons en tramway jusqu'à l'Hôtel-Dieu, angle de l'avenue des Pins et de la rue

Saint-Urbain. Nous finirons par la visite à une dernière plaque qui s'y trouve notre promenade historique consacrée à quelques faits touchant l'existence des deux *anges de Ville-Marie*: Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys.

Le trajet en tramway ne fut marqué d'aucun incident. Bientôt, l'Hôtel-Dieu, ses hautes murailles, ses jardins et ses dépendances furent dépassés. La chapelle parut. Sur la façade, les yeux de nos promeneurs, maintenant familiarisés avec les plaques commémoratives, où qu'elles se trouvent, virent le carré de marbre et s'en rapprochèrent à grand pas.

— Oncle, pria Marie, nous vous demandons très respectueusement de faire pour nous la lecture de cette plaque. Vous y ajouterez vos intéressants commentaires.

— Bien, je me rends à ce respectueux appel. Je lis avec vous ceci: *Hôtel-Dieu de Ville-Marie fondé en 1644 par Jeanne Mance. Transféré en 1861 sur ce terrain donné en 1730 par Benoît et Gabriel Basset. Translation des restes de Jeanne Mance et 178 religieuses, 1861...*

— Vous fronchez les sourcils, oncle, dit Hélène. Il y a quelque chose qui ne vous plaît pas dans cette inscription?

— J'aimerais que l'on précise mieux les faits. Ainsi, cet Hôtel-Dieu de Ville-Marie (le 3e, vous le savez) fut fondé dès 1642 par les soins réunis de madame Angélique Faure de Bullion et Jeanne Mance... Ce n'est que justice à rendre à l'une et à l'autre de ces collaboratrices magnifiques que de rétablir cette vérité historique.

— Eh bien, protestez, oncle, auprès des Sociétés érudites qui s'intéressent à la pose de ces plaques, dit très pratiquement Marie.

— En attendant, cousin, pouvons-nous, Thérèse et moi, vous poser quelques questions?

— Oui, mon petit. Et j'y répondrai en me promenant avec vous tout le long des murailles de l'Hôtel-Dieu, en face des rues Sainte-Famille, Basset, Jeanne-Mance.

— Vous devinez tout, cousin, s'exclama Thérèse. C'est justement au sujet du nom de ces rues que je voulais vous interroger. Pourquoi ce choix: Sainte-Famille et Basset?

— Sainte-Famille, petite cousine, parce que l'on appelait tout cet emplacement autrefois de *Mont Sainte-Famille*. Une brochure publiée en 1861, qui relate le transport des restes de Jeanne Mance et de 178 religieuses de l'Hôtel-Dieu le dit expressément. Et ce Mont Sainte-Famille se trouvait inclus dans la belle terre de la Providence, "qui avait alors, disent les écrits de l'époque, 150 arpents en superficie, touchant d'un côté à la ville et de l'autre à la paroisse de Saint-Laurent."

— Une belle terre, en effet, remarqua

François. Cent cinquante arpents! Et je m'y connais en arpents, ayant appris toutes mes mesures de longueur.

— Les donateurs avaient été d'une générosité peu commune, continua l'oncle. C'est qu'ils aimaient l'Hôtel-Dieu et son œuvre. C'est qu'ils y avaient une sœur du nom d'Angélique. Ces donateurs n'étaient autres, vous le savez, que les fils, demeurés célibataires, du notaire Bénéigne Basset, premier notaire royal de Ville-Marie. Comme le rappelle la plaque commémorative, ils se nommaient Benoît et Gabriel. Ils menèrent de leur vivant l'existence de vrais religieux, quoique demeurés dans le siècle. C'est en reconnaissance de leur don que les religieuses accordèrent aux frères Basset la faveur d'une sépulture dans leur chapelle. Et c'est pour rappeler le souvenir de ces pieux et riches laïques tout dévoués à l'Hôtel-Dieu qu'une rue venant aboutir à l'hôpital porte le nom de Basset. Et voilà, petite cousine. Votre curiosité est-elle satisfaite?

— Merci, merci, cousin, s'empressa de répondre la petite fille.

— Mes jeunes amis, de cette rue Sainte-Famille que vous avez devant vous, en cet instant, glissait sur la neige, le jeudi 31 janvier 1861, vers midi, un long cortège funèbre. Vingt-trois corbillards renfermant 23 cercueils, lesquels contenaient les corps, plutôt réduits en poussière, de 178 religieuses et 3 laïques s'y voyaient à la file. Tous ces cercueils devaient être déposés dans les voûtes du nouvel hôpital en construction. Ces corps avaient été exhumés, un peu auparavant, de l'église du vieil Hôtel-Dieu (le 2e) rue Saint-Paul. Ce spectacle inoubliable pour ceux qui en furent témoins, n'était-ce pas la translation des cendres de Jeanne Mance, des Mères de Brésoles, Macé et Maillet, dont nous parlions au début de notre promenade; cendres mêlées à celles de combien d'autres distinguées religieuses, telles Sœur Marie Morin "premier écrivain née en Canada"¹ Sœur Migeon de Branssat, veuve du juge bien connu du vieux Ville-Marie, etc... Maintenant... eh bien, mes enfants, c'est le temps de le dire, secouons ces cendres du passé, le plus respectueusement que nous le pourrons... Redevenons des citoyens de septembre 1935. Reprenons paisiblement la route de nos demeures en rendant de nouveau hommage à notre riche petite histoire...

— Amen! s'écria François avec un ferveur qui fit rire tout le monde.

— Où est fixé notre prochain rendez-vous, oncle? demanda Hélène.

¹ Nous devons à M. Édouard-Zotique Massicotte la connaissance de ce beau titre allant en toute justice à cette moniale.

— Dans un mois, soyez tous en face de l'ancien Palais de Justice, rue Notre-Dame est.

VII. AU PALAIS DE JUSTICE

— Oncle Étienne, voyez! Nous nous trouvons ici en présence de trois plaques historiques. Notre vieux palais de justice ne craint pas d'offrir des documents à lire, même en plein air, dit Marie.

— Ça doit ravir M. Massicotte, qui séjourne à l'ombre de ces murs, apprit Hélène.

— Vrai? dit François. J'aimerais à aller le saluer.

— Nous le dérangerons, voyons, fit Thérèse.

— Allons-nous lire ces plaques, oncle? dit Marie. Nous gênerons la circulation. Elle est dense autour d'ici.

— Qu'allons-nous faire, alors? s'inquiéta Thérèse, son calepin à la main. Je ne veux rien perdre de ces inscriptions.

— Ne te lamente pas, Thérèse. Le cousin a trouvé le moyen de tout concilier. Regarde son sourire. Et tranquillement François tourna la tête de sa sœur vers leur parent.

— Mes chères nièces, mes petits cousins, vous pensez bien que passant ici presque tous les jours, j'ai remarqué ce que vous avez remarqué et songé à en atténuer les inconvénients. Voulez-vous vous fier à moi? J'ai apporté une copie fidèle, je vous le jure, des libellés de ces plaques. Je vous les lirai au fur et à mesure. Thérèse les transcrira une fois rendue à la maison. Puis, pour ne pas incommoder les passants, nous allons contourner à la fois le palais de justice, le petit square où s'élève la statue de Vauquelin, l'hôtel de ville et les abords du Champ-de-Mars. Nous irons et reviendrons en devisant. A la manière antique.

— Comme des péripatéticiens, ajouta Hélène en riant.

— Thérèse, dit François, admiratif, copie ce mot. Je le lancerai ce soir, à table, devant mes frères, les philosophes.

— Oui, oui, ça va, bonne idée, dit celle-ci. Mais aide-moi. Dis pé-ri...

— Aide-nous, Hélène, pria François embarrassé.

— Des pé-ri-pa-té-ti-ciens, fit Hélène docile.

— Mes compliments, ma nièce, quelle science!

— Bah! les grands mots me divertissent. Je n'ai aucun mérite. Mais pardonnez-moi d'être la cause de l'interruption. Nous vous écoutons tous de nouveau. A l'amende les interrupteurs! conclut Hélène.

— Bien. Voici donc, mes jeunes amis, ce que nous aurions à lire sur les trois plaques posées sur la façade de l'ancien palais de justice:

1. *Sur ce site acquis, en 1692, les RR. PP. Jésuites élevèrent une résidence et une église qui furent incendiés vers 1803. (Bilingue.)*

2. *Le Père de Charlevoix, l'historien de la Nouvelle-France 1723.*

3. *Le premier palais de justice érigé ici en 1800, fut incendié en 1844, le palais actuel construit sur le même emplacement en 1851-1856, fut agrandi et restauré en 1890-1894. (Bilingue.)*

Mais avant de commenter ces textes, laissez-moi y joindre, vous faire la lecture des plaques historiques qui ont précédé celles-ci et furent rédigées par la *Société d'Archéologie et de Numismatique*, vers 1892. L'une célébrait le P. de Charlevoix à peu près dans les mêmes termes que l'actuelle. L'autre présentait un libellé assez long, en langue anglaise, ainsi conçu:

"Here stood the church, chapel and residence of the Jesuit Fathers. Built 1692, occupied as military headquarters 1800. Burnt 1803. Charlevoix and Lafitan, among others, sojourned here. On the square in front, four Iroquois suffered death by fire, in reprisal, by order of Frontenac, 1696."

— Oncle, s'exclama vivement Hélène, je préfère les plaques actuelles. Celles de la Société des Numismates finit par une vision trop horrible... Oh! là là, j'en frissonne.

— Nous aussi, dirent les autres promeneurs. Oh! parlez, racontez, oncle... Qu'est-ce que ce supplice effroyable?

— Ecoutez, mes enfants, j'aurais certes voulu vous épargner le souvenir de cette scène pénible, dont ce lieu-ci fut un jour témoin. Mais que voulez-vous? L'Histoire a des droits imprescriptibles. Ses pages ne forment aucune légende dorée. Nous sommes loin, hélas! parfois de la vie des saints. Tout y trouve place. L'infamie comme la sainteté... Mais procédons d'abord par ordre chronologique, suivant notre habitude. Le choc nerveux que vous éprouvez aura le temps de disparaître. Primo: revoyez, ici même, de la Place Jacques-Cartier aux abords du Champ-de-Mars, le couvent et la chapelle des Jésuites. La façade donnait sur la rue Notre-Dame. Les premiers missionnaires de Montréal revenaient, dans la personne de leurs successeurs, en cette Ville-Marie qui avait connu leurs labeurs admirables et leurs sacrifices. Les Jésuites devaient demeurer sur ce sol, cette fois, jusque vers la fin du XVIII^e siècle. Puis, le couvent et la chapelle furent incendiés en 1803.

Étienne de LAFONT

(A suivre)

ANECDOTES CANADIENNES

La conversion de Mlle Berth

Dans les notes manuscrites que feu le notaire A.-C. Décary a laissées, sur sa famille, se trouve un détail anecdotique qui ne manque pas d'intéresser.

«Ma mère, Suzanne Berth, était née dans l'île de Wight, sur les côtes d'Angleterre, le 17 avril 1807, du mariage de Joseph Berth et d'Anne Miller. Ce Joseph Berth était originaire de Grenoble, France. Soldat sous le premier Empire, il prit part à plusieurs campagnes et fut fait prisonnier à Waterloo. Il était alors sergent-major dans la Garde Impériale. Conduit en Angleterre, il s'y maria et prit du service dans un régiment qui fut envoyé au Canada. Son engagement terminé, il voulut se fixer à Montréal pour exercer le métier de tailleur et il fit venir sa femme, Anne Miller, et ses deux filles: Marie-Suzanne et Charlotte, restées dans l'île de Wight.

«Madame Berth mourut peu de temps après son arrivée au pays, et ses enfants, suivant sa volonté, furent élevés dans la religion protestante. Un jour, au "Sabbath School", ayant entendu médire de la confession, Marie décida de s'assurer par elle-même de ce qui se passait au confessionnal.

«Après avoir soumis son projet à ses petites compagnes, elle se présente à un vieux prêtre qui visitait souvent son père et qui lui parais-



...le zélé pasteur les plaça toutes deux au pensionnat des soeurs de la Congrégation de Notre-Dame.

sait plus sympathique que les autres. Le vénérable abbé était dans son confessionnal, à l'église Notre-Dame. Croyant qu'une pénitente s'adressait à lui pour obtenir le pardon de ses fautes, il ouvre la grille et lui dit, en français, de bien vouloir faire l'aveu de ses péchés.

«La petite Suzanne lui répond qu'elle ignore le français. Le confesseur lui demande alors, en anglais, de se confesser.

—Je ne sais comment faire, murmure l'enfant.

—Êtes-vous catholique?

—Non, je suis protestante.

—Quel est votre nom?

—Suzanne Berth.

—La fille de Joseph Berth?

—Oui, monsieur.

—Avez-vous l'intention de vous faire catholique?

—Peut-être.

—Pourquoi venez-vous vous confesser?

—C'est pour voir si ce qu'on dit de la confession est vrai!

«Le prêtre prononce quelques paroles d'encouragement, la fait passer à la sacristie et s'informe si elle désire véritablement abdiquer la religion de sa mère pour embrasser celle de son père.

«L'enfant repartit qu'elle était prête si son père le lui permettait.

«Le vieil abbé en parla à M. Berth.

«Celui-ci avoua qu'il serait très content de voir ses filles devenir catholiques, mais, ajouta-t-il, je ne puis m'en mêler personnellement, car j'ai promis à leur mère, sur son lit de mort, de ne jamais les influencer sur cette question.

«Ce que voyant le zélé pasteur se chargea de leur éducation religieuse et les plaça toutes deux au pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

«Sur ces entrefaites, M. Berth mourut et les parents de sa femme firent mander leurs petites-filles en Angleterre, mais, sur l'avis de leur directeur spirituel, elles restèrent au Canada. Suzanne Berth ne sortit du pensionnat qu'à l'âge de 17 ans et c'est un an après qu'elle épousa Gervais Décary, le 11 avril 1825, à Notre-Dame de Montréal.

Ce qui précède est extrait de l'ouvrage: *Les Familles Descary, Descarries, Décary et Décarie, 1650-1909*, par E.-Z. Massicotte.

Le notaire Alphonse-Clovis Décary, de qui nous tenons ces notes, fut baptisé à Saint-Laurent, le 18 février 1841. Après ses études classiques, il suivit les cours de droit de M. Bibaud et fut admis au notariat en 1866. Après avoir exercé sa profession près d'un tiers de siècle et avoir été président de l'*Association des notaires*, on le nomma en 1898 registrateur conjoint des comtés d'Hochelaga et de Jacques-Cartier, charge qu'il conserva jusqu'à son décès en juin 1907.

LES HOLOCAUSTES

— par —

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la Société Historique de Montréal

(Suite)

IV.— LE DÉPART POUR VILLE-MARIE

Depuis six jours, Catherine de Cordé reposait dans la crypte de Notre-Dame de Québec, "sous le banc de famille de feu M. de Repentigny, son fils, le premier du côté du chœur à main gauche".

Il fallait chaque jour se rendre à l'église pour arracher à ses prières et à sa peine la pauvre Perrine. Elle semblait prostrée dans son chagrin, incapable de réagir en face de ce vide subit dans sa vie. "Une deuxième fois je suis orpheline", avait-elle murmuré. Elle s'effrayait de son isolement. Le foyer de son frère lui avait paru apporter, à ceux qui le composaient, une belle plénitude de sentiment, la sécurité relative, un centre où rien d'essentiel ne manquait, où elle serait toujours, non pas une intruse, certes, mais une unité en marge, sans caractère indispensable. Elle s'étonnait qu'une semblable vérité s'imposât à son esprit, alors que son cœur s'abîmait dans la douleur. Cerveau clair et âme très noble, Perrine expérimentait pour la première fois, à la lumière de l'épreuve, cette phrase de toute vie sans égoïsme, de toute personne, qui ayant été jusque là nécessaire à des êtres aimés, se trouve soudain vis-à-vis d'aucune obligation précise envers ses proches, forcée de se replier sur elle-même, inadéquate à cette tâche qui veut, parfois, que "charité bien ordonnée commence par soi-même."

La vue du petit Pierre, cependant était une douceur pour Perrine. Autour de cette frêle existence que menaceraient bientôt les événements, elle sentait qu'une garde incessante multiple, une vigilance, aussi étroite qu'affectueuse, s'imposeraient. La jeune mère s'aperçut que la présence de son petit Pierre opérerait une diversion excellente au chagrin de sa belle-sœur. Elle l'aimait déjà beaucoup cette sage et précieuse Perrine! Chaque jour, elle venait donc mettre son fils dans les bras tendus de la jeune fille.

Un après-midi, alors que Perrine se croyait seule, n'ayant pas entendu sa belle-sœur pénétrer dans la pièce, elle murmura soudain, en embrassant avec ferveur le petit Pierre:

"Pauvre enfant, puisses-tu ne jamais connaître ce que c'est qu'être orphelin"!

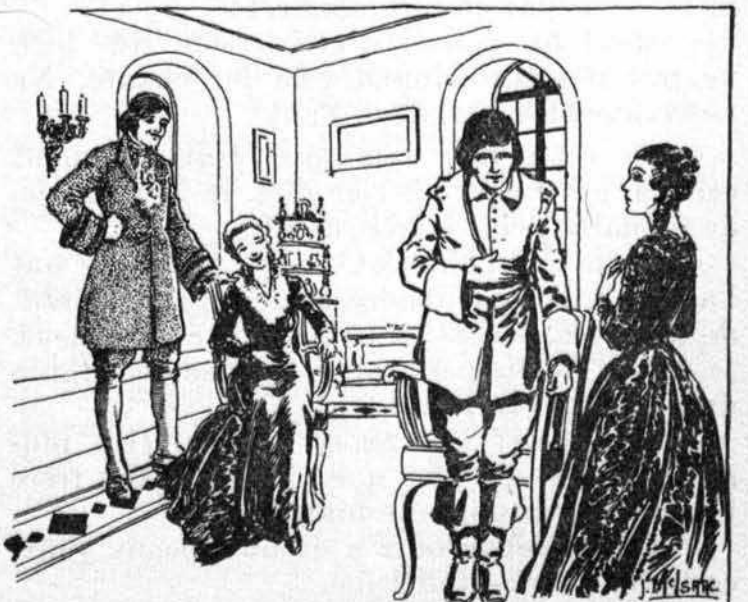
— Oh! Perrine, s'exclamait alors, dans un cri, la jeune femme, dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Pardon, Lise. J'ai tort de parler ainsi. Je vous chagrine.

— Oui, car j'ai besoin de croire que la Providence aura pitié de mon petit Pierre, comme elle a eu pitié de vous et de moi? N'avez-vous pas rencontré le grand cœur maternel que vous pleurez aujourd'hui, madame Le Gardeur; et moi, n'ai-je pas eu André, mon frère, dont l'affection me tient vraiment lieu de tout.

— Vous avez raison, vous avez raison, approuva Perrine, en essuyant encore quelques larmes. Puis, elle s'efforça de sourire au bébé dont les petits doigts tentaient de déranger les boucles dorées, bien rangées, sur le front de sa tante.

Dans la soirée du même jour, Perrine pour la première fois consentit à descendre dans le salon des Repentigny. Elle y aperçut, en entrant, Marie-Madeleine Godefroy, fille de madame de Repentigny, le mari de la jeune femme, Jean-Paul Godefroy. Près d'eux se tenait debout, près de la porte du fond, qui avait accès sur la grand'route, un officier chargé d'un message. Dans un angle du salon, silencieux, sombre, réservé à son ordinaire, André de Senancourt était assis. A la



A la vue de Perrine, André de Senancourt se leva...

vue de Perrine, il se leva, tout comme Jean-Paul Godefroy. Un peu de surprise se peignait sur la physionomie du frère de Lise. Ce ne fut qu'un éclair, car il s'inclina devant la jeune fille, l'air indifférent *ailleurs*.

— Je croyais mon frère au salon, fit Perrine un peu confuse, après avoir salué tout le monde. Lise devait être ici également.

— Viens t'asseoir près de moi, Perrine, s'écria Marie-Madeleine Godefroy. Quelle satisfaction de te revoir enfin dans notre cercle familial... Non, non, tu ne te sauveras pas cette fois. Je vais y veiller... Tu ne nous aimes donc plus, Perrine ?

— Votre frère, mademoiselle, apprit Jean-Paul Godefroy, est sorti depuis une heure environ. On lui a annoncé l'arrivée à Québec, ce soir, du procureur Jean Bourdon, qui revient enfin de son voyage du nord... Cet officier, ajouta Godefroy, en présentant le soldat visiteur à la jeune fille, est le sous-lieutenant Marbeau. Il apporte un mot de Charlot pour sa femme.

— Laquelle, reprit vivement Marie-Madeleine, est bien vite remontée à sa chambre, n'apercevant pas son mari, ici, tout à l'heure.

— Je vais porter votre billet à ma belle-sœur, dit Perrine, en tendant la main vers le jeune officier.

— Pardon, mademoiselle, je me chargerai de ce soin, repartit André de Senancourt en s'avançant. Il sortit aussitôt de la pièce, suivi du messager, qu'il semblait fort bien connaître.

— Perrine, dis-moi, s'empressa de demander Marie-Madeleine, dès que les soldats se furent éloignés, c'est bien là le frère de ta charmante belle-sœur. Brr! Il me glace. Est-il toujours ainsi? Je crois qu'il n'a pas prononcé dix paroles depuis que nous sommes ici. Qu'en dites-vous, voyons, ma toute belle? Ma curiosité n'a plus de bornes.

— Ma chère amie, reprocha son mari, n'êtes-vous pas un peu indiscrette ?

— Bah! fit celle-ci, Perrine sait très bien ne pas répondre quand cela lui chante. Ne vous inquiétez pas, Jean-Paul.

— Et cette fois, remarqua tranquillement celle-ci, je ne pourrais rien dire, le voudrais-je. Je connais à peine le frère de Lise.

— Mais enfin Charlot t'en a parlé. Ils ont l'air de si bien s'entendre, malgré l'air déférent de ton frère, parfois. A la place de ce monsieur, je ne me ferais pas trop à la condescendance du lieutenant Le Jeal.

— Pourquoi? interrogea Perrine. Il a plusieurs années de plus que Charlot. Mon frère lui doit beaucoup, sans doute.

— M. de Senancourt a de bien beaux yeux, continua Marie-Madeleine.

— Bleus ou noirs? demanda son mari, qui s'amusa de l'insistance de sa femme.

— Encore une fois, Marie-Madeleine, reprit Perrine, si tu savais comme tout cela me laisse indifférente, en ces jours de deuil. Puis, je n'ai pas échangé beaucoup plus de paroles que toi avec M. de Senancourt. Pourquoi d'ailleurs? C'est un étranger pour moi. Je le crois bon, car sa sœur Lise l'aime et l'admire profondément. Mais... je ne sais pourquoi, je partage ton effroi à son égard... Je le préfère un peu à distance... Allons, ajouta la jeune fille confuse, je ne devrais pas parler ainsi, car...

Perrine n'acheva pas. André de Senancourt entra au salon sur les pas d'un domestique qui apportait les lampes. Peu après Lise entra, le bébé dans les bras.

A l'entrée du jeune homme, Perrine avait éprouvé un véritable malaise. Le frère de Lise devait, certes, avoir entendu ses dernières réflexions. Elle avait eu tort, contre ses habitudes, de penser tout haut d'outrepasser la mesure en parlant des sentiments hostiles qu'elle éprouvait envers le jeune homme. Oh! près de cette Marie-Madeleine, aux manières spontanées, sans beaucoup de nuance, un peu brusque, qui jugeait vite choses et gens, elle avait été entraînée un peu loin... Elle le regrettait.

Marie-Madeleine Godefroy, au contraire, paraissait satisfaite que le jugement de Perrine fût venu aux oreilles de ce nouveau et intimidant colon, "qui les regardait tous d'un peu haut". Très bonne, au fond, mais riieuse, un peu coquette, n'aimant à envisager que la surface des choses, la jolie Marie-Madeleine Godefroy ne détestait pas que l'on rendit hommage, à l'occasion, à sa grâce et à son esprit. Elle en voulait à ceux qui ne lui témoignaient pas un peu d'intérêt.

La conversation devint bientôt générale, car madame de Repentigny entra peu après. Elle fut mise au courant des dernières nouvelles: l'arrivée de M. Bourdon, la démarche



Je le préfère un peu à distance

de Charlot qui voulait être des premiers à accueillir cet ancien protecteur de sa petite enfance.

Un peu avant onze heures, Charlot revint auprès de sa femme. Il semblait rayonnant.

— Tu n'as pas pensé un instant à nous, à notre cercle de famille, j'en jurerais, dit doucement sa femme. Comme tu nous as manqué!

— Je t'en prie, Lise, ne parle qu'en ton nom, répliqua en riant son mari, en lui baisant la main. Mais si je n'ai pas eu le temps, sinon l'intention de penser à vous, vous me le pardonnerez dès que je vous en ferai connaître la raison; Perrine, écoute bien ceci, et vous aussi André, nous partons tous après-demain pour Ville-Marie. Madame, reprit-il en se tournant vers la maîtresse de la maison, notre seul regret est de quitter votre maison hospitalière.

— Mais pourquoi, Charlot, remarqua avec sa bienveillance habituelle, madame de Repentigny, votre femme, votre fils et notre Perrine n'attendaient-ils pas ici que vous ayez procédé, M. de Senancourt, et vous, à une sommaire installation?

— Oh! merci madame, mais c'est impossible je vous assure, répliqua vivement la jeune femme. Que pourraient faire ces soldats sans nous? Que connaissent-ils en fait de ménage?

— Voyons, Lise, remarqua Charlot, qui s'amusait des craintes de sa femme, ne savez-vous pas que des soldats, comme vous dites avec trop de mépris, savent pendre la crémaillère un peu partout?

— Madame de Repentigny a raison, dit soudain André de Senancourt. Je partirai en éclaireur dès demain.

— Qu'est-ce qui vous prend, André? interrogea avec surprise Charlot. Pas plus tard qu'hier, vous me disiez...

— Peu importe ce que je disais hier, Charlot. Je partirai demain.

— Evidemment si vous en avez ainsi décidé, il faut se résigner... murmura Charlot assez vexé.

— André, tu agis vraiment bien à notre égard, s'exclama au contraire la jeune femme, en lançant un regard de reproche vers Charlot.

Comment n'aurait-elle pas trouvé tout à son gré? Charlot ne la quitterait pas, ferait non loin d'elle le voyage de Québec à Montréal. Lise ne voulait voir rien d'autre que ce désir satisfait.

— N'allez pas vous mettre trop en peine, mes enfants, je vous en prie, dit encore madame de Repentigny. Nous avons quelques amis à Montréal. Ils seront enchantés de vous offrir un logement provisoire.

— M. de Maisonneuve nous cède quelques pièces au Fort, appuie Charlot. Car les Messieurs de Saint-Sulpice se retireront à l'Hôpital, à la demande expresse de mademoiselle Mance. Et tout Ville-Marie est d'avance en liesse. Un clergé paroissial des plus distingués lui arrive.

— Comment, malgré son accident, mademoiselle Mance pourrait recevoir ces Messieurs, demanda Marie-Madeleine Godefroy?

— Son accident? Quel accident? s'écria Charlot.

On mit Charlot au courant de la chute sur la glace, en janvier dernier, de l'infirmière de Ville-Marie. On parla, sans commentaires désobligeants, de l'erreur des chirurgiens, qui avaient guéri la fracture du bras, sans s'apercevoir d'une grave dislocation du poignet... Puis ce fait rapporté amena le souvenir de quelques autres...

Enfin, la soirée s'acheva par une dernière tentative de Charlot auprès de son beau-frère.

— André, remarqua Charlot, M. de Maisonneuve dont tu relèves, *militairement parlant*, n'approuvera pas ton départ précipité. Il aime à s'entourer de ses officiers, tu le sais.

— Au contraire, pour cette fois. Il me demandait il y a quelques heures à peine de me placer à la tête des soldats qui vont partir, sur son ordre, pour Ville-Marie. Il me le demandait, il ne l'ordonnait pas. C'est ce qui fait, Charlot, que je ne vous en ai pas parlé plus tôt.

Perrine ne se sentait guère à l'aise devant les mots échangés entre son frère et André de Senancourt. Si ses paroles inconsidérées étaient vraiment la cause de cette brusque décision? Elle s'approcha de son frère.

— Charlot, la nuit porte conseil. M. de Senancourt songera peut-être, demain, que sa présence serait utile à Lise...

— Non, non, dit celle-ci. Qu'André agisse à sa guise. Il décide toujours si bien de toutes choses, ajouta-t-elle naïvement.

— Vous le voyez, Charlot, repartit non sans ironie dans la voix André de Senancourt. Ma sœur elle-même me préfère... un peu à distance, maintenant...

La jeune femme se mit à rire en menaçant du doigt son frère. Qu'allait-il trouver là? Mais Perrine se mordit les lèvres et la rougeur de la confusion monta à son front. Elle comprenait l'allusion à peine voilée du jeune homme. Ainsi il avait fort bien entendu la remarque qu'elle s'était permise dans un moment d'irréflexion. Il en tenait compte, au point d'ignorer la vexation visible de Charlot. L'embarras de la jeune fille redoubla. Qu'était cela?... Mais peut-être se trompait-elle? M.

de Maisonneuve n'avait-il pas désiré ce qu'accomplirait demain le jeune homme? Madame de Repentigny ne l'avait-elle pas suggéré, pour d'autres raisons? Il céda à ces deux pressions, voilà tout. La coïncidence n'était qu'apparente. Les paroles d'une inconnue ne pouvaient avoir un tel effet sur un esprit aussi maître de lui qu'était celui de M. de Senancourt. Perrine se remit donc de son trouble, au point de désirer saluer le jeune homme plus amicalement que d'habitude. Mais lorsqu'elle le chercha des yeux avant de monter à sa chambre, elle vit qu'il avait prestement disparu, dès les premiers bonsoirs échangés.

Le lendemain, sur la prière instante de sa belle-sœur, elle accompagna Charlot, sur la grève dès cinq heures du matin. Une belle journée d'été s'annonçait. La brise soulevait légèrement les courtes vagues bleues, chargées de soleil, du Saint-Laurent. Des chaloupes, quelques canots se voyaient au bord de l'eau, maintenus par des soldats et quelques Hurons. Charlot paraissait d'une humeur fort agréable. Il bayardait avec Perrine, sans paraître s'apercevoir de la mine mélancolique de la jeune fille, qui ne pouvait aussi vite que son frère se mettre au gai diapason général. Au contraire, cela lui faisait un peu mal. Dieu, que l'oubli était chose facile, même chez les meilleurs! Elle se disait, aussi, que la vie entraînait sans doute dans son orbite impérieux tous ceux dont la mission était d'agir, agir encore... dussent-ils mourir demain. Elle secoua cet état dolent, se rappelant que sa vieille protectrice lui avait reproché sa tendance aux réflexions sombres. Elle regarda avec intérêt les préparatifs du départ sur la grève. Ils en approchaient de plus en plus. Tout à coup, elle aperçut André de Senancourt. Il causait avec M. de Maisonneuve. Le jeune homme aperçut lui aussi Charlot et sa sœur presque au même instant. Elle vit alors le jeune homme s'incliner devant M. de Maisonneuve, sauter dans une chaloupe et s'y affairer. Charlot ne vit rien de cette petite scène, occupé à donner la main au Père de Quen, qu'il n'avait pas encore rencontré depuis son arrivée au pays.

M. de Maisonneuve s'approcha d'eux, en souriant, chapeau bas devant la jeune fille.

— Mademoiselle Perrine, quelle bonne surprise!... Mais naturellement le plaisir d'accompagner votre frère un peu partout depuis son retour nous vaut l'honneur d'une aussi matinale visite.

— M. le Gouverneur, croyez que c'est à la demande instante de ma belle-sœur que je suis ici. Elle souhaitait se reposer avant le long voyage de demain. Il m'a fallu la remplacer auprès de mon frère. S'il s'avise de partir, je dois le retenir.

— Oui, nous partirons en assez bon nombre,

demain, le 8, prononça joyeusement M. de Maisonneuve. Ma petite cité de Notre-Dame va recevoir beaucoup d'hôtes distingués... des colons et des soldats nouveaux.

— Pardon, M. le Gouverneur, dit Charlot en s'approchant et en le saluant militairement, mais, dites-moi, savez-vous où je puis trouver mon beau-frère Senancourt?

— Mais il était avec moi, il y a un instant... Tenez, voyez-le dans cette chaloupe, au large. Il en étend les voiles.

— André! André! appela Charlot en se servant de sa main droite en guise de porte-voix.

— Oui, répondit celui-ci.

— Ne peux-tu venir sur la grève, ou en approcher ta chaloupe? cria encore Charlot.

— Impossible, répondit celui-ci, beaucoup plus du geste que de la voix.

— Je vais aller le trouver, alors, dit Charlot à Perrine. Ne bouge pas d'ici. Je n'ai que quelques mots à lui dire de la part de Lise... Eh! continua-t-il, en faisant signe à un Huron d'approcher, eh! conduis-moi dans ton canot jusqu'à la chaloupe là-bas.

Il en revint cinq minutes plus tard, les sourcils un peu froncés, et assista aux côtés de Perrine au départ général. Il n'ouvrit plus la bouche. Perrine fit longtemps flotter son mouchoir, et il lui sembla soudain qu'au loin un chapeau s'agitait dans sa direction. Enfin, André de Senancourt s'apercevait de son geste amical.

Tandis que tous remontaient la falaise, Perrine se pencha vers son frère et remarqua sa mine soucieuse persistante.

— Qu'est-ce qui te contrarie Charlot? Tu semblais heureux tout à l'heure?

— André, répondit-il.

— Ah! fit simplement la jeune fille.

— Oui, je n'y comprends rien. Il semble la proie, de nouveau, de ses voix mauvaises. Lorsque je lui ai fait remarquer que ce n'était pas très aimable pour toi son refus de venir nous saluer sur la grève, il s'est mis à rire de ce ton railleur et sceptique que je ne connais

Vianettes
**LA PHOTOGRAVURE
 NATIONALE**
 TEL. MA 4549 LIMITEE
 59 ST. CATHERINE OUEST - MONTREAL

que trop bien. "Tu t'abuses, mon pauvre Charlot. Pour ta sœur, je ne suis qu'un étranger". Puis, il me parla tout de suite de Lise.

— Charlot, dit soudain Perrine, j'ai peur de n'être pas très sage, en allant demeurer chez toi. Vois, déjà, ton beau-frère accepte mal ma présence.

— Ou toi la sienne, peut-être? riposta Charlot en haussant les épaules. Il ne croyait pas si bien dire, tout en ne voulant que plaisanter. Non, tout cela va se tasser, ma petite sœur. Je ne veux faire, vois-tu, ni le sacrifice de ta présence continue, chez moi, ni de celle, occasionnelle, d'André, mon beau-frère. Il habitera au corps de garde, au Fort, ne le sais-tu pas?

— Lise paraît le regretter beaucoup.

— Tout de même lorsque je lui ai demandé qui de vous deux demeurerait avec nous de façon permanente, sans hésiter, elle a murmuré ton nom.

— Elle t'aime tant. Tous les sacrifices lui paraissent possibles.

— Elle t'aimera beaucoup aussi dès qu'elle connaîtra ta valeur... Allons, n'en parlons plus, Perrine. Jamais, tu entends, jamais, je n'accepterai de te voir vivre loin de moi, désormais. A moins que tu...

— Que vas-tu insinuer là, mon frère? demanda Perrine en rougissant un peu.

— A moins que tu ne te maries, quelque jour. Ah! il a besoin d'être parfait le monsieur qui viendra m'enlever ma sœur.

— Assez, Charlot, assez. Tout cela est tellement improbable. Tiens, fit la jeune fille, vois là-bas, la belle jeune femme qui vient au-devant de nous. Ici, Lise, ici, reprit plus haut Perrine, en hâtant le pas vers sa belle-sœur, que Charlot venait de rejoindre en quelques enjambées.

Dans l'après-midi, Perrine dut faire quelques visites d'adieu. Elle alla saluer et recevoir les bons avis de Mère Marie de l'Incarnation; elle s'entretint avec madame de la Peltrie, qui la chargea de messages, pour Montréal, et pour mademoiselle Mance en particulier. Elle en parlait avec la plus vive tendresse.

Perrine alla enfin frapper chez les Jésuites. Elle demanda le Père Jérôme Lalemant. Quelle confiance d'enfant, elle avait en ce haut, ferme et lucide esprit. Sa protectrice, madame Le Gardeur, lui avait vivement recommandé de s'adresser au Père Jérôme, soit de vive voix, soit par écrit dès qu'une difficulté surgirait dans sa vie. Perrine venait donc lui soumettre ses scrupules au sujet de sa présence continue chez Charlot, aux dépens peut-être du propre frère de sa belle-sœur.

Le Père Lalemant sourit du regard anxieux que Perrine levait vers lui.

— Mon enfant, dit-il, je vous vois si bien

prête à vous sacrifier afin que Charlot soit heureux et sans souci, que je m'y oppose de toutes mes forces. Il ne faut pas vous laisser exploiter ainsi par ce charmant, trop charmant enfant égoïste qu'est au fond votre frère... Puis, qui sait, s'il n'aura pas bientôt besoin de votre secours auprès de sa jeune femme, qui me paraît bien frêle pour notre dur et sanglant pays. Songez aussi, par ailleurs, que votre frère a voulu, sans vous consulter, aller demeurer au milieu des périls effroyables du Montréal. Non, ne le quittez pas... A moins que Dieu n'en décide autrement pour vous.

— Je vous en prie, mon Père, repartit en souriant Perrine, n'allez pas comme mon frère me parler de... de...

— De mariage? Mais pourquoi pas, ma chère petite? Croyez-vous ne posséder aucune des qualités qui rendent un foyer agréable?

— Je ne désire rien, Père, je vous assure, en fait de bonheur personnel. Que ceux que j'aime soient heureux... alors... moi...

— Dieu y pourvoira, mon enfant. Votre vieille protectrice veille sur vous de là-haut. Qui sait? Les événements vous indiqueront peut-être plus tôt que vous ne pensez où sera le devoir à remplir. Ce qui n'implique pas nécessairement, en sa composition, que de seuls éléments de... malheur! conclut le Jésuite en souriant.

— Père, Charlot m'effraie. Il n'a pas perdu ce besoin, ce goût, où il ne met ni bornes, ni mesure, de courir sus aux aventures. Si l'ennemi le prend, je crains tout.

— Mon enfant, si les choses ne vont pas à votre gré, si vous avez besoin de conseils, sachez que je serai heureux de vous aider... Ecrivez-moi de Ville-Marie, n'est-ce pas?

— Bénissez-moi, Père, car dès demain, au petit jour, nous serons tous en route pour Ville-Marie.

— Bien, Perrine, je vous bénis de tout cœur. Je vous souhaite la paix du Christ... au milieu de vos joies comme de vos peines.

Et le jésuite traça les signes sacrés au-dessus de la tête de la jeune fille agenouillée.

Marie-Claire DAVELUY

(À suivre)



NOS CHANSONS POPULAIRES

ALOUETTE



1^{er} Solo. - 2^e Chœur

A-lou-et-te, gen-tille a-lou-et-te, A-lou-et-te, je t'y pleu-me-rai

1^{er} Solo. - 2^e Chœur

Je t'y pleu-me-rai la têt', Je t'y pleu-me-rai la têt', Et la têt', Et la têt',

têt', Al-lou-ett', A-lou-ett', Ah!

Je t'y pleumerai la têt',
 Je t'y pleumerai les yeux,
 Je t'y pleumerai le bec,
 Je t'y pleumerai le cou,

Je t'y pleumerai les ail's,
 Je t'y pleumerai le dos,
 Je t'y pleumerai les patt's,
 Je t'y pleumerai la queue.

Et les yeux, (bis) et la têt', (bis) alouett', (bis) Ah î

Et le bec, (bis) et les yeux, (bis) et la têt', (bis) alouett', (bis) Ahî

Et le cou, (bis) et le bec, (bis) et les yeux, (bis) et la têt', (bis) alouett', (bis) Ahî

Et la queue (bis) et le dos, (bis) et les patt's, (bis) et les ail's, (bis) et le cou, (bis) et le bec, (bis)
 et les yeux, (bis) et la têt', (bis) Alouett', (bis) Ahî



PRÉPARONS DEMAIN

Achetons chez nous

Vous vous souvenez du concert de regrets qui accompagna la mort d'Armand La Vergne. Vos parents, vos professeurs vous ont, sans doute, raconté quelques-uns de ses gestes. Vous sentez encore l'enthousiasme courir dans vos veines. Vous avez probablement rêvé de remplacer ce patriote toujours sur la brèche, parfois critiqué mais unanimement admiré.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi il a réussi à jouer un si noble rôle dans notre vie nationale? N'a-t-il pas eu des compagnons d'études et de jeux? Pourquoi lui, de préférence à ses camarades?

Dès son jeune âge, il s'était préparé à remplir une mission qui appelait un plus grand nombre. Tandis que ses petits amis se contentaient de développer leur intelligence exclusivement pour eux, il avait découvert dans ses montagnes d'Arthabaska un goût de la patrie qui le poussa à la rendre plus belle.

Vous pouvez tous trouver autour de vous, dans la petite patrie qu'est votre paroisse, un sujet d'inspiration. Le petit gosse des villes découvrira dans les oeuvres de l'homme un motif pour vouloir faire davantage. Une horreur même éveillera son désir de réparer ce que son aîné a gâché.

L'écolier et l'écolière des campagnes sentiront, devant les beautés de la nature, naître l'ambition de conserver ce que la Providence a mis à leur disposition. La pauvreté ou la gêne de la vie des campagnes fera germer la résolution de vaincre les obstacles dressés par la nature.

Que peut la jeunesse en présence de ces élans? Pourquoi ne pas suivre les exemples de ces aînés qui ont su répondre aux appels pressants d'une ambition naturelle mais inexplicable, poussant à l'oubli de soi au bénéfice de toute une famille, de tout un peuple?

Si l'enfant, par exemple, désireux de soutenir la réputation sportive de sa classe, de son école, s'applique, par des exercices répétés, à devenir un coureur solide, si la fillette, toujours pour faire décerner à sa classe ou à son école la palme attribuée aux meilleurs ouvrages à l'aiguille, consacre ses moments de loisirs au travail des doigts, pourquoi tous deux ne réserveraient-ils pas un peu de ces heures libres pour préparer leurs âmes en vue d'assurer à tout un peuple le libre exercice de ses droits à la vie religieuse, sociale, économique et politique qui sont tous compris dans la vie nationale des Canadiens français?

N'entendez-vous pas les remarques attristantes faites par vos aînés? Ne constatez-vous pas que l'époque qui sera vécue après votre

sortie de l'école réserve bien des désappointements à ceux qui vous y ont immédiatement précédés? Ces finissants dont vous enviez le sort, ne devaient-ils pas devenir des hommes importants? Ces finissantes, ne devaient-elles pas ou travailler ou encore attendre quelque temps, oh, bien peu de temps! pour échanger la poupée pour un gros bébé bien rose et tout à elles?

Pourquoi ces finissants ont-ils l'œil terne et la démarche lasse? pourquoi sont-ils l'image vivante du découragement?

Et ces jeunes filles, qui pourraient participer à la *revanche des berceaux*, regardent en vain autour d'elles. Elles ne découvrent aucune issue. Tranquillement ce flambeau de jeunesse, éclairant leurs yeux d'espérance et de confiance, s'éteint pour laisser place à l'indifférence, voire au désespoir.

On a peut être attribué au chômage toutes ces déceptions. On a même blâmé la Crise mondiale et la Guerre, de cette peste moderne. Si vous devinez ce qu'est la Guerre, votre imagination vous présente la Crise comme un gouffre où disparaît l'argent de vos parents.

Sir Edward Beatty, le président des chemins de fer du *Pacifique canadien*, vous a imposé la pénible tâche de réparer les erreurs de vos aînés. Que ferez-vous le jour où vous apprendrez que la Guerre et la Crise ont été causées par eux? Vous voudrez prévenir d'autres guerres et d'autres crises.

Lorsque vous ne savez pas vos leçons, vous en connaissez la cause. Vous ne les avez pas préparées en ne les étudiant pas avec soin. Si vos devoirs sont coulés de fautes, vous blâmez votre paresse, votre distraction et vos étourderies.

Pour tout réparer, pour éviter ces humiliations qu'apportent les leçons mal apprises, les devoirs mal faits, vous vous mettez à l'ouvrage. Vous secouez la paresse, vous éloignez les distractions, vous gardez les étourderies pour les heures de récréation.

Dans la vie, il y a deux sortes de DEMAINS: le lendemain du calendrier et celui de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr et enfin de la vieillesse. Comme vous préparez vos classes pour le lendemain du calendrier, ainsi vous devez préparer votre rôle pour les différents lendemains de la vie.

Si vous voulez suivre le conseil de Sir Edward Beatty, si vous devez faire disparaître le chômage, ses causes et ses effets, si vous voulez vous assurer un moyen de gagner votre vie après la sortie des classes, il vous faut, dès maintenant, préparer cet avenir. Nous verrons au cours des prochains mois comment atteindre cette fin.

Albert NERVIENS

PROPAGANDE

UN CERCLE D'OISILLONS

L'Oiseau bleu a des amis qu'il ne connaît pas, des amis sincères, très sincères. Ils ne lui veulent que du bien!

Ces tout jeunes ont à cœur de le faire connaître autour d'eux, à leurs compagnons de classe, à leurs frères et sœurs, à leur papa et à leur maman même. La moindre occasion, ils la saisissent pour rappeler partout l'existence de cette revue illustrée pour la jeunesse, toute préparée et rédigée pour les jeunes, de la première à la dernière page.

La preuve de cette sympathie, de cette amitié à l'égard de l'Oiseau bleu, je la trouve dans cette initiative que plusieurs écoliers du *Jardin de l'Enfance des Soeurs de Charité de la Providence*, 3725, rue Saint-Denis, à Montréal, viennent de prendre. Ils seront bientôt dix à faire partie d'un groupement qu'ils ont nommé le *Cercle des Oisillons*. Bravo.

Encouragés et félicités par le Directeur même de l'Oiseau bleu, ils ont décidé de tenir des séances régulières, le samedi après-midi, dans le dessein de se récréer tout en s'instruisant, et de rechercher en même temps quels sont les meilleurs moyens de faire connaître et de répandre leur revue préférée. Ils ont élu un conseil de direction dont voici la composition:

Président, Jacques Aganier; vice-président, Gilles de la Rochelle; secrétaire, Anthime Bergeron; trésorier Jean-Marc Bordeleau; conseillers, Lucien Bergeron et Victor Bilodeau.

A quand la fondation d'autres *Cercles d'Oisillons* pour que l'Oiseau bleu vive et grandisse?

SI ON S'EN DONNE LA PEINE...

Le Directeur de l'Oiseau bleu avait hâte de savoir comment serait accueillie l'augmentation du prix de l'abonnement. Le nombre de pages, il ne faut pas l'oublier, a été porté à 32, de 24 qu'il était auparavant.

Eh bien! voici une première réponse et très encourageante. A l'école *Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement*, dirigée à Montréal par les RR. SS. de Sainte-Croix, les élèves de *sixième année*, classe de Sœur S.-C., ont pris seize abonnements. Il est vrai que cette éducatrice leur a recommandé la lecture de l'Oiseau bleu avec insistance, qu'elle leur a signalé telle ou telle rubrique en particulier... Et le résultat? Excellent.

Concours Mensuels

CONCOURS DE NOVEMBRE 1935

1 — Métagramme:

Avec V, je suis un instrument de musique à cordes et à touches;

Avec N, je suis la maladie de certains végétaux (du froment par exemple);

Avec B, je suis une pièce de machine qui sert à communiquer et à transformer le mouvement.

2 — Corrigez:

a) Le *rumble seat* de l'automobile, le *top*, le *bumper*, le *windshield* et le *brake* devront être réparés.

3 — Charade:

Mon premier est rivière de France;

Mon second est contenu dans mon premier;

Mon tout est couvert de plumes.

Faire parvenir ses solutions, au plus tard, le 28 novembre à —

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Montréal, P.Q.

Concours de novembre 1935.

RÉSULTAT DU CONCOURS
D'OCTOBRE 1935

1 — Corrections:

a) Payer trente sous par piastre ou 30%.

b) Une dame-jeanne, une tourie, une bonbonne.

c) Un passage à niveau.

d) Un wagon-lit.

2 — Foin.

3 — Coi, foi, loi, roi.

Les gagnants du concours choisis par le sort sont:

Mlle Stella Desmarais

Pensionnat Marie-Rose

310, rue Rachel est, Montréal.

Mlle Simone Daignault

17, rue Fletcher

Central-Falls, R.-I.

Mlle Françoise Blanchard

Pensionnat de Saint-François

Montmagny, P. Q.

M. Maurice Dupont

Fenn Alberta.

Mlle Antoinette Augert

Ecole de Notre-Dame-de-Lourdes

Notre-Dame-de-Lourdes, Manitoba.

Mlle Estelle Tessier

434, rue Saint-Dominique

Kénogami, P. Q.

La *Société de Saint-Jean-Baptiste* a fait parvenir à chacun des concurrents la prime qu'il ont gagnée.

Une page d'histoire



CELLE QUI FUT UNE FEMME FORTE

Christophe Dufrost de la Jemmerais mourut pendant l'été de 1708. Il était brave officier, mais sans fortune.

Sa jeune épouse, Marie-Renée Gaultier de Varennes, envisageait l'avenir non sans de vives inquiétudes. Dans sa détresse elle n'en voulut pas moins assurer à ses enfants une éducation soignée. En 1711, des amis généreux lui fournirent les moyens d'envoyer son aînée, Marie-Marguerite, au pensionnat des Ursulines à Québec. Mlle de la Jemmerais, pendant les deux ans qu'elle y séjourna, se fit remarquer par sa piété et son application à l'étude. De retour à Varennes, elle conserva l'affection des siens autant par sa modestie que par la sûreté de son jugement. Ses fiançailles à 18 ans avec un jeune gentilhomme d'une grande bravoure vinrent mettre le comble à son bonheur.

La vénérable Mère d'Youville—1701-1771

Dieu attendait-il ce moment pour réduire à néant les rêves si ardemment caressés de cette jeune fille? On le dirait, quoi! Sa mère qu'elle aimait tant épousa en secondes noces un chirurgien d'origine irlandaise. Elle-même dut rompre ses fiançailles et quitter Varennes pour Ville-Marie, après son mariage avec François d'Youville qui se révéla mari volage et prodigue à l'excès. Celui-ci trépassa après huit années de ménage. Il la laissait avec deux garçonnetts et une montagne de dettes. Le fruit de ses longues veilles, près d'une lampe fumeuse, lui permit de payer tous ses créanciers jusqu'au dernier sou.

Approuvée par messieurs de Lescoat et Normant de Faradon, sulpiciens, elle se voua au soulagement des pauvres et se consacra aux soins des malades. Trois jeunes filles que cet exemple d'abnégation attira s'unirent à elle pour fonder l'*Institut des Soeurs de la Charité*. La calomnie s'attacha à détruire l'œuvre naissante. Puis, nouvelle infortune! Un incendie consuma le petit hôpital dans la nuit du 31 janvier 1745.

Enfin, voici l'heure décisive. Madame d'Youville chargea ses épaules d'une dette de 37,500 louis que devaient les Frères Charon et, le 7 octobre 1747, elle entra à l'Hôpital général de Ville-Marie avec cinq compagnes, neuf pauvres et deux dames pensionnaires.

La liste de ses épreuves devait encore s'allonger. Elle lutta pendant cinq ans pour empêcher les autorités de Québec de fusionner son institution avec celle des Hospitalières de la capitale. Un édit royal consolida son œuvre et l'autorisa à fonder une communauté. Louis XV, ce jour-là, fit un noble geste en déposant "les beaux lis de France sur des cœurs qui pouvaient les porter sans les souiller".

Les Canadiens français se doivent d'étudier à fond la vie de la vénérable Mère d'Youville si pleine de leçons de courage et de ténacité. Ils peuvent l'imiter en encourageant de préférence leurs institutions nationales. Ces sociétés, telle la *Sauvegarde*, la seule compagnie d'assurance-vie canadienne-française, fortifient la structure économique du Canada français.

Avant de prendre une police d'assurance-vie, consultez les agents de la *Sauvegarde*. Ils vous assureront à des conditions aussi avantageuses que toutes les autres sociétés d'assurance-vie du Canada.

Ecole Polytechnique de Montréal

FONDEE EN 1873

Travaux publics — Industrie
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TELEPHONES :—

Administration :—

LAncaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines :—

LAncaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ECOLES TECHNIQUES

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

COURS TECHNIQUE — Cours de formation technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal.)
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens et véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

AUGUSTIN FRIGON

Directeur Général de l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

CARTES de SOUHAITS

Cartes
personnelles
avec nom et adresse

Cartes de bons souhaits

Notre représentant est à votre disposition

SUJETS CANADIENS

Par nos meilleurs artistes

GRANGER FRERES
LIMITES

Reproductions de gravu-

54 ouest, rue Notre-Dame LAncaster 2171

res et de peintures

Cartes-parchemin

pour dessin à l'encre
de Chine

Nos magasins ferment à cinq heures le samedi
(Facilité de stationnement)

Cartes
doubles ou simples
couleurs pastelles
— tranche ébarbée —
pour peinture à l'eau

On n'a pas raison de craindre le long chômage des vieux jours, quand on se bâtit une vieillesse agréable. Voyez ce qui se passe chez nos sociétaires. Ils ont même hâte de vieillir. Pourquoi? ... Parce qu'ils pourront, enfin, se reposer ... heureux et tranquilles ... grâce à la puissance de leurs épargnes, accumulées ...

DEPUIS L'ECOLE

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

55, St-Jacques O.

Montréal

HArbour 3291